



HORS CHAMPS

LOIN DES VILLES ET DES CLICHÉS,
LES JEUNES SE RACONTENT

Objet d'idéalisation ou de mépris, la ruralité est souvent caricaturée. Les clichés perdurent sur ces territoires perçus comme des « coins paumés » ou des « paradis de nature » ; hameaux, villages, et petites villes. Difficile alors de se représenter le quotidien des jeunes qui y habitent. Aux âges où l'on se construit et se projette, quelles sont les réalités auxquelles ils et elles sont confronté.e.s ? Comment leur territoire façonne leur jeunesse ?

Dans ces témoignages, des jeunes de 14 à 30 ans se racontent et interrogent leur attachement à leurs lieux de vie. Ces textes ont été écrits par les jeunes lors d'ateliers d'écriture animés par des journalistes aux quatre coins de la France, de la Meurthe-et-Moselle aux Pyrénées-Orientales, en passant par la Somme et l'Eure-et-Loir. La diversité des publics et des territoires dresse le portrait d'une jeunesse rurale aux vécus pluriels.

Il y a la seule élève noire du village qu'on « exotise », et le fils d'agriculteur qui déconstruit les clichés sur le métier de son père. Celle qui veut partir en ville pour faire les études de ses rêves, et la Parisienne qui décide de quitter la capitale pour faire du maraîchage. La collégienne qui se bat contre la fermeture de son collège, et le Gilet jaune désabusé. Puis, il y a des réalités partagées : le manque d'infrastructures et d'offres d'emploi, la fracture numérique, la « débrouille » et la dépendance aux transports en commun ou à la Titine qu'on traîne sur des kilomètres, jusqu'à écoëurement.

Ces réalités les poussent à entretenir un rapport particulier avec leur territoire. Que ces jeunes l'aiment ou le détestent, tou.te.s y sont attaché.e.s, parfois mains et poings liés. Tout leur rappelle qu'ils et elles y habitent ou y ont grandi : les clichés, les opportunités manquées... Avec, en mélodie de fond : « Fuis-moi je te suis, suis-moi je te fuis. » La campagne, on peut s'y ennuyer, mais chercher par tous les moyens à la rendre habitable pour soi. Ou l'aimer inconditionnellement, et avoir peur de ne jamais s'en extraire. Alors pour vivre et grandir, ils et elles défendent coûte que coûte leurs territoires... ou les quittent. Mais parfois y reviennent pour l'habiter autrement, et incarner une jeunesse qui n'a pas besoin qu'on lui dise que l'herbe est toujours plus verte quand elle pousse aux abords des grands boulevards.

Léa Robert & Nathalie Hof

JOURNALISTES À LA ZONE D'EXPRESSION PRIORITAIRE

1

JE NE SUIS PAS
VOS CLICHÉS !

ÇA VEUT DIRE QUOI « LA CAMPAGNE » ?





**APRÈS UN COURS
DE GÉOGRAPHIE,
J'AI BEAUCOUP RÉFLÉCHI
À LA DIFFÉRENCE
ENTRE LA VILLE
ET LA CAMPAGNE,
ET À LA MANIÈRE
DE QUALIFIER
L'ENDROIT OÙ JE VIS.**

J'habite dans une « petite ville » ou un « grand village » selon les points de vue. Pourquoi « selon les points de vue » ? Parce que l'année dernière, en troisième, en histoire-géo, on a étudié « le territoire urbain » en prenant pour exemple l'Île-de-France. Paris était considérée comme la ville-centre. Autour, c'était la banlieue, et encore autour, la couronne périurbaine.

C'est peut-être cliché mais, à ce moment-là, dans ma tête, Paris et la banlieue, c'était la ville, et le reste de l'Île-de-France, c'était la campagne. Vu que ma « petite ville » était dans la couronne périurbaine, pour moi, j'habitais forcément à la campagne. Mais non. Ma prof d'histoire-géo m'a expliqué que j'étais banlieusarde. C'était la fin de la banlieue, mais la banlieue quand même. Du coup, j'étais un peu paumée... J'habite à la ville ? À la campagne ? Les deux ?

LÀ OÙ JE VIS, ÇA N'A RIEN À VOIR AVEC LA CAMPAGNE

À chaque fois que je suis partie en vacances à la campagne, genre la « vraie campagne », c'était des arbres, des forêts, des fermiers, des champs, des champs et... des champs. L'opposé de Paris, la ville où je suis née. Mais comparé à certains hameaux où vivent mes potes, ou en Creuse où je ne captais même pas internet, là où je vis, ça n'a rien à voir avec la campagne.

La majorité de mes potes, ma mère et moi, on est légèrement accros au shopping. À chaque fois qu'on va sur Paris, quand on passe devant un magasin, on a du mal à ne pas rentrer dedans... Vers chez moi, je suis aussi tentée de dépenser, vu que je capte internet, que je suis à trois minutes à pied des transports et que je reste relativement proche des grandes villes. Quand je vais à la campagne, vu que je ne suis pas exposée à tout ça, je dépense beaucoup moins, voire carrément rien.

Réfléchir à tout ça m'a permis de me rendre compte que les activités à la campagne et à la ville ne sont clairement pas les mêmes. Mais je ne sais toujours pas si je vis à la ville ou à la campagne...

Clara, 15 ans

LYCÉENNE, LES ESSARTS-LE-ROI

AGRICULTEUR, CE N'EST PAS L'AMOUR EST DANS LE PRÉ !

JE SUIS FILS
D'AGRICULTEUR ET
QUAND J'ENTENDS
LES AUTRES EN PARLER,
JE ME DIS QU'ILS NE
CONNAISSENT VRAIMENT
PAS LES RÉALITÉS
DU MÉTIER.

Mon père est agriculteur, il est pauvre, il n'aime pas prendre de douche car il préfère le mode de vie de ses animaux et prône un retour à la nature. Il travaille quatorze heures par jour. Il est un peu simplet, très raciste et il s'appelle Gérard Bouseux. Ma mère, Catherine Bouseux (nom de mariage mais aussi de jeune fille, car mes parents sont cousins) n'a pas de travail à côté. Elle l'aide sur la ferme, mais fait bien évidemment surtout la popote et le ménage. Ils se sont rencontrés dans l'émission *L'Amour est dans le pré* et vivent, depuis, un amour simple et vrai...

Cette histoire est fausse, la seule chose vraie, c'est que je suis fils d'agriculteur. Pourtant, à travers tous les clichés que véhiculent mes amis, les médias, les émissions de télé, je n'ose parfois pas dire la profession de mes parents, de peur du jugement des autres.

Au collège, je prenais un bus scolaire qui me déposait devant la ferme de mon père. Mes camarades de bus m'ont donc appelé « le fermier » pendant quatre ans. J'habitais à 20-25 minutes de Nantes. Dans un patelin de quatre maisons. Au retour d'un entraînement duquel la maman d'un coéquipier me ramenait, il m'a demandé si ce n'était pas trop difficile d'être pauvre.

au nombre de voitures en ville. Mon père, lui, a une exploitation « modérée » : c'est presque bio, c'est juste que les normes bio sont vraiment chiantes quand on creuse sur le fond (les questions de superficie, de terrain, ce n'est pas qu'une histoire d'engrais et de pesticides !).

Pour lui, une journée type, c'est commencer à 8 heures et nourrir les animaux qui se trouvent dans le bâtiment. À 9 h 30, il fait le tour des champs pour voir si toutes les vaches ont de l'eau, de la nourriture. Il change de champ les vaches qui en ont besoin. Il revient à 13 heures et mange jusqu'à 14 heures. Il fait une sieste jusqu'à 15 heures. Il fait des travaux divers jusqu'à 17 heures. Il nourrit une deuxième et dernière fois les vaches jusqu'à 18 h 30 et sa journée se finit. C'est un élevage moyen, il a 160 bovins et surtout, mon père, sa vie, c'est la même que tout le monde.

Arthur, 19 ans

VOLONTAIRE EN SERVICE CIVIQUE, NANTES

J'EN ENTENDS DES CLICHÉS !

Au lycée, je suis allé en ville pour effectuer une option sport et les problématiques ont évolué : j'étais considéré dans certains groupes d'amis comme quelqu'un de démodé, qui n'avait pas conscience des enjeux de sauvegarde de la planète. Car, bien sûr, l'élevage est la plus grande cause de pollution dans le monde et les rejets de CO² des voitures et des entreprises fabriquent des papillons !!!

Je suis conscient que certaines pratiques, comme l'élevage de masse, sont très polluantes, mais je trouve qu'on les incrimine beaucoup par rapport aux entreprises qui polluent les lacs ou par rapport



LA DIAGONALE DU VIDE, JE NE LA VOIS PAS

**MON PÈRE AGRICULTEUR
SERAIT UN
GROSPOLLUEUR.
DANS MON CANTON,
IL N'Y AURAIT
RIEN À FAIRE,
ET SURTOUT PAS DE
CONNEXION INTERNET.
QU'ILS DISENT...**

J'allume ma télé et je regarde le JT. Et là, j'entends que les gens de la campagne sont toujours en train de se plaindre : « Les agriculteurs en colère à cause de la sécheresse »... Les journalistes en font une généralité ! Car oui, mon papa est agriculteur et oui il se plaint, mais il ne le crie pas au monde entier. Il cherche des solutions, parfois en vain, mais quand il en trouve je le vois soulagé. Le journal avance et le titre d'après est, encore une fois, la pollution de nos agriculteurs : « Les paysans et leurs pesticides »... Quand je me promène en vélo dans ma campagne, la réalité est différente : les champs et les prés ne sont pas épandus de pesticides, de fumier ou de lisier. En revanche, quand je vais dans les grandes métropoles en France, je vois vraiment chaque voiture avec son pot d'échappement qui pollue, sur le périphérique, dans les rues...

Autre cliché. Pendant le cours de géo, on nous explique que Clermont et ses alentours font partie de la diagonale du vide ! Depuis le jour où j'ai appris cela, je fais attention quand je marche, de peur de tomber... ! Et dire que cette diagonale regroupe les villes et villages allant des Ardennes aux Cévennes et que Montmorin en fait partie. Dans mon canton, il y a de l'animation, pas du vide ! Lors de divers événements, les gens n'hésitent pas à se déplacer en masse. Par exemple, autour de chez moi, chaque petite fête est l'occasion de se rencontrer, de partager. Au marché chaque lundi matin, lors des fêtes nationales telles le 14 juillet et ses magnifiques feux d'artifice, et surtout lors des foires comme celles de Billom ou de Chignat, il y a foule !

Ah excusez-moi, je n'arrive plus à écrire... Pour rappel la diagonale du vide n'a pas de connexion internet ! La bonne blague, comme si pour échanger avec une partie de ma famille qui habite loin de moi, je devais envoyer des cartes postales !

Antoine, 14 ans
COLLÉGIEN, MONTMORIN



JEUNE DES CITÉS, JE ME SUIS MIS AU VERT



POUR ÉVITER DE
« MAL TOURNER »,
JE SUIS PARTI VIVRE
CHEZ MON PÈRE
À LA CAMPAGNE.
MAIS LÀ AUSSI JE SUIS
CATÉGORISÉ COMME
UNE « RACAILLE ».

Je suis un jeune des cités. J'ai grandi dans les quartiers de Clermont, à Croix-de-Neyra et Saint-Jacques. On a beaucoup de préjugés sur nous. On pense toujours qu'on est agressifs, qu'on parle mal, qu'on ne sait rien faire, on se fait prendre de haut par des gens qui sont hors des quartiers. Pour eux, on est bons qu'à finir dealers.

C'est vrai qu'on fait des conneries, des vols, de la vente de stupés... C'est de la connerie, mais on est obligés pour s'en sortir. Pas assez d'argent. De la solitude aussi. J'ai connu des jeunes qui vivaient tout seuls, sans repères. En me voyant « mal tourner », ma mère était énervée après moi, et puis elle a fini par me délaisser. C'est là où j'ai commencé à faire le plus de conneries, je dérapais beaucoup, je voulais tenir tête à tout le monde et, avec la police, c'était tendu. Dès que la police entrait dans la cité, il se passait toujours quelque chose. Soit ils nous enlevaient quelqu'un, soit ils nous faisaient du mal ou ils n'étaient pas corrects. Deux, trois fois, je me suis retrouvé avec les menottes. Parfois pour rien.

PARTIR DE LA CITÉ POUR REPRENDRE MA VIE EN MAIN

Et puis un jour, vers 15-16 ans, je dormais chez mon meilleur ami. À 6 heures du matin, les flics sont venus, ils ont cassé la porte, ils ont pointé leurs armes sur nous, le grand frère de mon pote s'est fait embarquer. C'est le seul qui m'avait pris sous son aile. On faisait partie de son business. Et c'était loin d'être une mauvaise personne. Si je suis quelqu'un aujourd'hui, c'est grâce à ce grand frère. Depuis ce jour-là, il a poussé son petit frère à reprendre des études et il m'a conseillé de partir de la cité pour prendre ma vie en main.

Alors j'ai appelé mon père qui habite à Vertaizon, une petite ville de campagne, j'ai pris mes affaires et je suis parti. Ici, j'ai pris plus d'air. Je suis rentré en apprentissage en CAP Boulangerie. Ça m'a plu. J'ai croisé beaucoup de potes qui ont fait pareil. Mais quand je suis arrivé en boulangerie, des collègues nous mettaient à part, ils ne prenaient pas de temps avec nous, ils ne cherchaient pas à savoir si on valait la peine. Parce qu'on est des jeunes des cités.

Jeune des cités, c'est mon identité. Je le resterai et j'en suis fier. Grandir dans une cité, ça laisse des traces, on apprend des valeurs, du respect entre personnes, on a les mêmes conditions de vie. C'est une ville dans une ville. Être un jeune de cité, c'est une façon d'être.

Mais ce qui est pesant, c'est le regard des autres. On entend parler qu'on nous traite de dealers, de racailles. Tout pareil qu'à la cité. Au début, c'est dur de s'acclimater à la campagne. La campagne, c'est un petit pays. Puis j'ai retrouvé un peu de ma cité ici. On a un endroit, place de la Résistance, c'est un arrêt de bus. On y est toujours. J'ai toujours quelqu'un que je connais. Ma vie de cité, je l'ai retrouvée à la campagne. Je me suis garé, rangé un peu de travers encore, mais petit à petit le créneau prend forme. Mon père aussi a grandi en cité, et aujourd'hui il a un CDI, une maison, une famille, il a réussi à s'en sortir. Mais s'il ne le revendique pas autant que moi, il n'a pas honte de dire d'où il vient.

Clément, 19 ans

EN FORMATION, VERTAIZON

SEULE NOIRE ICI, JE FAIS « EXOTIQUE »

**À MON ARRIVÉE AU COLLÈGE,
J'AI DÉMÉNAGÉ À LA CAMPAGNE.
J'Y AI DÉCOUVERT L'IGNORANCE
ET LES REMARQUES PAR RAPPORT
À MES CHEVEUX ET MA
COULEUR DE PEAU.**

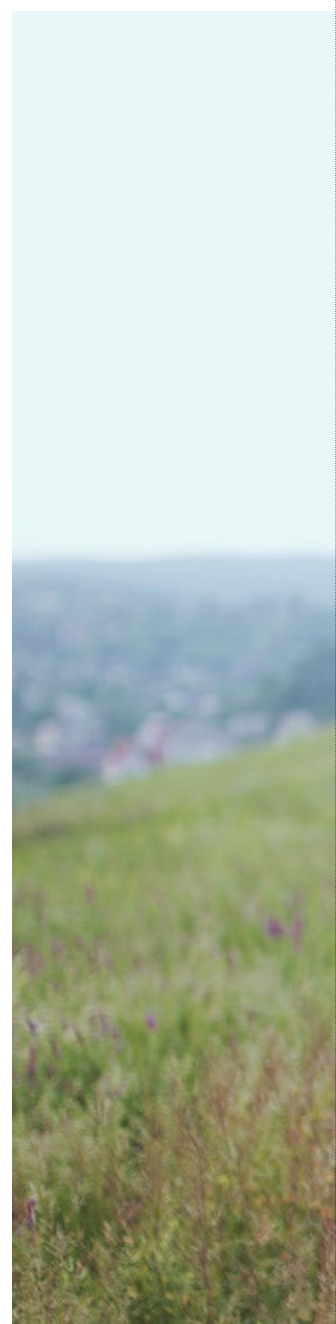
Dans la ville de Trappes, du moins dans mon quartier et ses alentours, on se connaissait tous. De nombreuses communautés cohabitaient : Afrique du Nord, Afrique subsaharienne, Asie, Europe de l'Est... formant un méli-mélo très cosmopolite. Mes parents nous confiaient souvent à des voisins et, l'été, ma sœur et moi retrouvions nos amis dans des espaces verts, à la piscine ou dans ce qu'on appelait « le Square ». C'était si divers qu'on se reconnaissait forcément en quelqu'un. Alors, lorsque nous avons déménagé à la campagne, nous nous sommes retrouvés la seconde famille noire à habiter là.

Il y avait environ 900 habitants (donc bien moins qu'à Trappes). La majorité n'était pas « issue de la diversité ». En sixième (au collège de Rambouillet, la ville la plus proche), j'étais la seule Noire de ma classe avec une fille métisse qui est devenue mon amie. Pareil pour ma sœur en primaire. Pour la première fois, j'ai fait face à l'ignorance de certains.

J'avais souvent l'impression d'être la dernière attraction en vogue, le sujet de drôles de questions : « Dis, est-ce que tu deviens complètement bleue quand tu bronzes ? » Ou : « Puisque la couleur noire attire les rayons du soleil, t'as jamais froid en hiver ? » J'étais abasourdie, mais rarement en colère. J'essayais de ne pas leur en vouloir d'être curieux et de poser des questions, aussi saugrenues soient-elles. J'étais surtout attristée de remarquer que le manque de diversité dans les villages aux alentours créait autant d'ignorance.

CERTAINS S'OFFUSQUENT QUE LEURS BLAGUES FINISSENT PAR ME DÉRANGER

Le jour où je suis venue coiffée d'une afro au collège, tout le monde a voulu toucher mes cheveux, comme s'il s'agissait d'une créature toute nouvelle, venue d'un ailleurs mystérieux. Une de mes camarades de classe – blanche – que je connaissais à peine a même fourré sa main dans mes cheveux, en toute tranquillité, prétendant qu'elle « n'avait pas pu s'en empêcher », à croire que sa main était dotée d'une conscience propre !



Être en minorité à Rambouillet, c'est aussi se prendre plein de blagues au sujet de sa couleur de peau. Je ne suis pas susceptible, et même plutôt bon public, donc je ne les prends pas au sérieux. Néanmoins, ce qui a tendance à me déranger, c'est qu'elles deviennent répétitives, lourdes et régulières. Je ne fais pas souvent de réflexions, parce que certains s'offusquent que leurs blagues recyclées finissent par me déranger. Ils se vexent presque. Alors je laisse couler. Même quand ça ne me fait plus rire. Même quand ça m'énerve.

Malgré ces quelques épisodes, je ne me sens pas marginalisée non plus, surtout depuis que je suis au lycée. On y est plus nombreux, c'est plus divers, on voit de tout. La plupart des gens sont plus matures, beaucoup veulent échanger à propos de nos cultures et d'autres sujets. Au collège, il y a une phrase que j'ai souvent entendue de la part de quelques amies : « J'adorerais être Noire. » Je crois qu'elles ne voient là que les cheveux crépus, bouclés, frisés, les coiffures en tous genres très colorées, la musique entraînante... Peut-être qu'on leur paraît « exotiques ». Il y a tant de choses qu'elles oublient, quand il s'agit d'être Noir(e) à Orcemont, à Rambouillet... en France.

Sama, 16 ans

LYCÉENNE, ORCEMONT



**JE M'ENNUYAIS DANS
MA CAMPAGNE,
ALORS JE ME SUIS
MIS À FUMER. PUIS
À DEALER. LE TRAFIC,
UN TRUC DE CITÉ ?**



J'ai grandi dans un petit village des Yvelines où j'ai vécu le trafic de drogue. Exact, acheter de la drogue, la consommer, mais aussi la vendre. Qui aurait cru ça possible dans un village de 1 000 habitants ?!

Au collège, je me posais trop de questions style : « C'est quoi l'shit ? D'la drogue ? Comment tu la consommes ? » J'ai été choqué de découvrir que les potes de mon village connaissaient les réponses. C'est ce jour-là que j'ai commencé à fumer. Pas des clopes, non non, direct des joints. Je ne me sentais pas fier, mais j'y trouvais quand même un intérêt : être avec des potes, le fameux « se mettre bien ».

J'ai donc acheté de la drogue. Bon, en petite quantité ! J'étais jeune et conscient que ce n'était pas bien. Puis la drogue a pris un peu plus d'importance dans ma vie. Je suis entré dans les délires du deal, à acheter pour revendre. On a eu envie de vendre car il n'y avait pas grand chose à faire par chez nous, et on a vu que ça rapportait un peu. J'ai découvert les systèmes du deal, les réseaux, les vendeurs. Et il y avait beaucoup de trafic dans mon village. C'est ouf, je n'y aurais jamais cru, moi qui pensais que c'était un p'tit village de vieux ! Nan nan. Tous les villages ont leurs petits secrets.

ON ALLAIT VENDRE DANS LES VILLAGES D'À CÔTÉ, À VÉLO OU À PIED

Habiter dans un village facilite justement le deal. C'était tout simple : nous étions un petit groupe d'amis, fumeurs, et un de nous faisait pousser chez lui, dans sa chambre. Ses parents n'étaient pas au courant, j'ai jamais trop compris comment. À moins qu'ils l'aient été mais qu'ils s'en foutaient, j'ai jamais voulu en savoir plus. Il s'occupait de faire les récoltes, de faire le séchage et de récolter le pollen. On le laissait faire ses petites manips, il avait l'air de savoir ce qu'il faisait.

Ensuite, on allait vendre dans les villages d'à côté. On allait à vélo ou à pied. Vraiment juste les villages voisins ! C'était trop dangereux d'aller voir les potes en ville, là où les policiers passent leur temps à faire des contrôles. Et ce qui est drôle, c'est qu'en fait, nous sommes tous villageois, avec des critères de villageois : tous Français, blancs de peau, mignons, gentils, ni Arabes, ni Noirs (et oui, vous devriez faire attention aux amalgames !).

C'est vrai, c'est illégal, j'en ai fait les frais. Après deux ou trois passages au commissariat, on se remet vite en question. En tout cas, faut arrêter d'assimiler le deal aux cités, arrêter de se dire : « Oh ça parle de drogue, c'est encore les cités ça. » Non, messieurs-dames, même dans les petits villages dans lesquels vous habitez, il se passe sûrement des choses que vous ignorez. On doit juste accepter que le deal est un problème présent PARTOUT.

Dylan, 18 ans
ÉTUDIANT, NANTERRE

LE DEAL, C'EST AUSSI DANS LES VILLAGES

DANS MON VILLAGE, IL Y A
DES JEUNES QU'ON APPELLE
« LES RACAILLES ». ON A PLEIN
DE PRÉJUGÉS SUR EUX, MAIS MOI
JE PENSE QU'AU FOND ILS SONT
JUSTE MOINS PRIVILÉGIÉS QUE MOI.

Casquette, cigarette, survêt, l'attirail de la racaille. Parfois, dans mon village, à l'arrêt de bus près de l'école maternelle, je croise des jeunes de 20-25 ans qui fument, qui écoutent de la musique, qui portent des survêtements et des casquettes. Ils parlent fort, ils font des dérapages avec leurs scooters. Ici, on les appelle « la racaille ». J'ai entendu dire qu'ils volaient les téléphones, fumaient de la drogue

ON N'EST PAS TOUS BIEN NÉS

et insultaient les filles sur leur physique. Mais ça, c'est ce que disent les gens. Tout le monde sait pertinemment que c'est faux. On frôle le racisme. Il y a des préjugés énormes et encore très présents dans la tête des gens. Moi, de ce que j'en ai vu, ils ne fument pas de drogue, ils ne m'ont jamais insulté, ils n'intimident jamais les gens et ne les frappent pas. Mais je n'ai jamais osé aller vers eux.

Peut-on vraiment leur en vouloir d'être nés dans la « mauvaise » famille ? N'est-ce pas simplement une manière de se démarquer dans un monde hostile et de jugements constants ? Moi, je suis fils d'enseignants et je me sens privilégié. Mes parents ont chacun un emploi qu'ils ne risquent pas de perdre. Ils ont des revenus qui leur permettent de m'emmener au cinéma, de me payer les études supérieures dont j'aurais envie, ils m'aident pour les devoirs. Je n'ai jamais eu de problèmes familiaux, j'ai toujours été poussé à bien travailler. Je vis dans une maison de trois étages, une ancienne ferme avec jardin, je peux m'épanouir et j'ai déjà une place prédestinée dans la société. C'est très inégal par rapport à d'autres. Finalement, je me rends compte que notre avenir est malheureusement plus défini en fonction de la famille où on est né que de notre travail à l'école...

Gaspard, 14 ans
COLLÉGIEN, BILLOM

PARIS VS LA CAMPAGNE, LE MATCH ?

**J'AI GRANDI DANS UN BOURG
DE 3 000 HABITANTS. ÉTUDIANTE
À PARIS, J'AI JOUÉ AU JEU DES
DIFFÉRENCES ENTRE MA VIE
DANS UNE GRANDE VILLE
ET À LA CAMPAGNE.
POUR CASSER LES PRÉJUGÉS !**

J'habite à Paris mais, pour mes amis, je reste « la Provinciale ». Quand j'étais adolescente, cette situation me paraissait totalement contradictoire. Pour mon cousin, lyonnais, j'étais la campagnarde. Pour mon oncle et ma tante, qui habitent dans un bled de 200 habitants au milieu des champs, j'étais la citadine.

Je suis née et j'ai vécu toute mon enfance à Saint-Clément, un village de 3 000 habitants avec deux boulangeries, une pharmacie, un vétérinaire, une auto-école et un kebab. Il est situé à côté de Sens, une ville de 27 000 habitants, avec tout ce qu'il faut. Sens, c'est là où on va dès qu'on a quelque chose à faire : pour faire les courses, on va à Sens ! Pour sortir avec ses potes, on va à Sens ! Pour aller au cinéma, à la piscine, au lycée, on va... à Sens. Finalement, on habite à Saint-Clément, mais on vit à Sens.

**À LA CAMPAGNE, ON A LA TÉLÉ, DES PORTABLES,
INTERNET, ET MÊME DES VOITURES !**

J'ai vraiment pris conscience du clivage entre Paris et la campagne quand je suis arrivée à Paris pour mes études. J'ai débarqué à l'université de Nanterre. Presque toutes les personnes que j'ai rencontrées et avec qui j'ai sympathisé étaient de la région parisienne. C'est là que j'ai pu voir tous les préjugés des Parisiens sur la campagne. Mais ce qui m'a le plus affectée, c'est leur sentiment de supériorité : « Paris, ma ville, la plus belle ville du monde », « Je ne sais pas comment on peut ne pas habiter à Paris, quoi. »

Alors je voudrais rétablir la vérité sur la « province ». Déjà, la vie n'est pas si différente : on a la télé, des portables, internet ! Le matin, on se lève, on va au lycée ou au travail, on mange à la cantine, on revient le soir, fatigués. On voit nos amis, on va au théâtre, au cinéma, ou on fait des activités sportives ou artistiques, on mange et puis on va se coucher. Bon, ok, il y a quand même des trucs qui changent. Les magasins ferment plus tôt et ne sont pas des petits Carrefours City mais de gros hypermarchés, et les transports en commun sont très limités : à la campagne, on passe tous notre permis à 18 ans. Parce que sans voiture, on meurt. Alors, du coup, quand on est jeune, on est beaucoup moins mobile que l'on pourrait l'être à Paris. Simple illustration : le lycée de Sens est un des plus gros lycées de France, avec 3 000 élèves. Il regroupe tous les élèves dans un périmètre de trente kilomètres. Alors ceux qui habitent loin prennent un car scolaire, qui ne passe qu'une fois le matin à 6 h 45 et les ramène le soir à 18 heures. Forcément, ils sont obligés de rester toute la journée au lycée, même s'ils commencent plus tard, même s'ils finissent plus tôt.



Du coup, comme les élèves sont coincés toute la journée à Sens, ils restent toute la journée ensemble, et j'ai l'impression qu'il y a une plus grande proximité entre eux. Par exemple, il arrivait souvent qu'une copine vienne dormir à la maison ou qu'elle vienne manger. En terminale, j'avais une amie qui habitait loin du lycée et qui déjeunait chez moi presque tous les midis avec mon père, même si je n'étais pas là. À Paris, cela ne se fait pas du tout, car comme on n'habite jamais très loin, on rentre toujours chez soi pour un oui ou pour un non. C'est cette proximité qui me manque surtout.

À PARIS, ON CROISE RAREMENT QUELQU'UN QU'ON CONNAÎT

Mes amis parisiens se voient toujours à l'extérieur : ils vont boire un verre quelque part, manger au restaurant, plutôt que de s'inviter à la maison. À la campagne, quand on se voit, c'est souvent chez nous. C'était le cas avec mon copain : il habitait à quinze kilomètres de Sens et lorsqu'on se voyait, c'était presque toujours l'un chez l'autre. Ce qui fait qu'en gros, on passait alternativement un week-end chez mes parents, puis un week-end chez les siens. Finalement, mes parents sont aujourd'hui un peu comme ses deuxièmes parents et inversement. Et puis, comme nos parents nous déposaient souvent, ils se rencontraient, ce qui fait qu'ils sont devenus amis et qu'ils font des dîners ensemble, sans nécessairement qu'on soit là avec mon copain. Quand j'ai dit ça à mes copines parisiennes, elles ont trouvé ça super marrant.

Aussi, à Paris, j'ai l'impression qu'il y a tellement de monde qu'on croise rarement quelqu'un qu'on connaît. Il y a un énorme individualisme qui n'existe pas à la campagne. On vit dans un quartier, mais on n'y a aucun ami. D'un côté, ça a un avantage : tu peux sortir incognito en pyjama sans te taper la honte si tu croises quelqu'un que tu connais. Mais, d'un autre côté, c'est un peu triste de sortir et de se sentir seul au milieu de tout ce monde... Quand je sors à Sens avec ma mère, même si c'est pour faire des courses, on croise toujours quelqu'un, une connaissance, avec qui on parle minimum cinq minutes. C'est une des choses avec laquelle j'ai beaucoup de mal à Paris : l'indifférence. C'est pourquoi, pour moi la campagne, ce n'est pas moins bien, ni mieux que Paris, c'est juste différent.

Capucine, 19 ans

ÉTUDIANTE, PARIS

CIRCULATION
SOUS CONDITIONS



MES PARENTS SONT MES CHAUFFEURS

Elle s'appelle Lili, elle a une quarantaine d'années, elle est prof, mais pour moi elle est chauffeur à plein temps... et c'est ma mère adorée. Pas facile d'habiter à la campagne, d'avoir trois ados et d'être la seule à la maison à avoir le permis. Chaque semaine, elle se lance un défi... Ou plutôt, c'est nous, ses trois enfants, qui lui en lançons un. Réussira-t-elle à faire plus de 150 kilomètres cette semaine encore ?

Les allers-retours Billom-Vertaizon, ça elle gère. Entre la benjamine qu'il faut aller chercher deux fois par semaine, la cadette qui finit parfois les cours à 18 h 30 et l'aîné qui prend des cours particuliers près du collège, elle connaît par cœur ce trajet. Elle pourrait presque le faire les yeux fermés (#ToujoursPlus). Et nous, on monte, on descend, on remonte et on redescend sans arrêt. Le compteur tourne et tourne encore. En une semaine elle fait presque 68 kilomètres, rien que pour le collège. Et tout ça sans compter les conseils d'administration, les changements d'emploi du temps, les grèves... Bref, Billom c'est LA destination phare de mon chauffeur favori.

LES ACTIVITÉS EXTRASCOLAIRES, L'ENNEMI NUMÉRO UN DU TEMPS LIBRE DES PARENTS

Bien sûr, s'il n'y avait que ça, ce job serait bien trop facile. Il ne faut surtout pas oublier nos « ACTIVITÉS EXTRASCOLAIRES » (#EnferDesParents). Elles prennent tellement de place que, parfois, ma mère est obligée de corriger ses copies dans la voiture en nous attendant. Cette voiture se transforme alors en mini bureau très fonctionnel. Il y a une petite lumière qui s'éteint au bout de seulement cinq minutes – ma mère s'éclaire alors à la lumière de son téléphone –, puis un siège passager en mode « débarras + empilement de feuilles et classeurs » et, enfin, le volant qui sert à se caler pour écrire quand elle a mal au dos. Et nous, quand on arrive, on rentre dans cette voiture et on détruit toute cette organisation minutieuse.

Mais là, je m'égare. Revenons aux activités. D'après « mon chauffeur », c'est l'ennemi numéro un du temps libre des parents. Elle pense qu'on en fait trop ! Nous, on n'est pas d'accord, on fait juste du basket, de la danse, du piano... En une semaine, elle fait plus de 82 kilomètres pour nous conduire.

Les allers-retours s'enchaînent et les pleins aussi. Et le compteur continue de tourner, il ne s'arrête jamais, pas même les mercredis après-midi quand il n'y a pas d'activités. Ses enfants adorés (#Nous), on lui trouve toujours quelque chose à faire. Aller faire les magasins, rendre visite à la famille ou encore se faire emmener chez des copains, en voiture évidemment. Elle est très souvent dispo, et nous on trouve quand même le moyen de se plaindre quand elle ne peut pas nous emmener chez nos amis ou à la patinoire parce qu'elle a déjà été réquisitionnée pour conduire un autre de ses clients exclusifs (#SesEnfants), ou bien parce qu'elle a trop de travail. Je pense que si un jour elle veut quitter l'Éducation nationale, elle pourra se reconvertir en taxi professionnel. Bref, si on calcule tous les kilomètres de cette semaine, on arrive à un total de... 190 kilomètres ! Bravo, elle a réussi ! Elle a relevé notre défi et nous a encore conduits partout cette semaine ! C'était presque trop facile, allez, la semaine prochaine, nouvel objectif... 200 kilomètres !

Lucie, 15 ans
COLLÉGIENNE, VERTAIZON



**MA MÈRE, C'EST
NOTRE CHAUFFEUR
PRIVÉ. AVEC 190
KILOMÈTRES AU
COMPTEUR PAR
SEMAINE RIEN QUE
POUR NOUS, ELLE BAT
TOUS LES RECORDS !**

SANS VOITURE, T'ES DÉPENDANTE



**DANS NOTRE VILLAGE, IL N'Y A NI GARE,
NI BUS. ALORS POUR SE DÉPLACER,
ON EST DÉPENDANTS DE NOTRE VOITURE
ET DE CELLE DES AUTRES.**

Depuis quatre mois, ma mère n'a plus de voiture. Depuis quatre mois, ma mère ne fait quasiment plus rien.

Dans le Gers, on trouve des tracteurs, des champs de maïs, des vignes, de l'Armagnac et beaucoup de petits villages. Pas d'autoroute et, surtout, pas de transports en commun. Attention, le Gers est tout de même maintenant équipé en fibre optique !

Je vis dans un village du Gers depuis mes 7 ans. Il n'y a pas de gare, pas de bus et pour aller faire les courses ou partir en famille, le covoiturage ne fonctionne pas des masses. Résultat, la voiture devient quasi obligatoire. Dès le moment où tu as une voiture, tout va bien ! Enfin, presque. Une seule voiture pour : faire les courses, emmener les enfants à l'école quand ils ratent le bus, aller travailler, aller chercher les enfants à l'école après l'aide aux devoirs, faire les courses, aller au petit cinéma du village d'à côté, aller au resto, amener les enfants aux anniversaires ou chez les copains.

Vous vous dites que c'est gérable ? C'est sans compter les temps de trajet. Pour un aller simple : quinze minutes pour aller faire les courses, quarante-cinq minutes pour acheter des vêtements, quinze minutes pour aller au cinéma, quinze minutes pour aller au collège en voiture et presque une heure pour aller au collège ou au lycée en bus scolaire. Et nous ne sommes pas les plus isolés. Entre les tracteurs qui roulent à 20 km/h et les animaux qui traversent la route, la route est parfois lente. Le temps est plus long à la campagne, il faut prendre le temps pour tout.

À 18 ANS, J'AI PASSÉ LE PERMIS PAR NÉCESSITÉ

Quand j'étais petite, avec mon frère et ma sœur, ma mère faisait souvent le taxi pour nous. Quand elle travaillait, quand elle était en week-end, quand elle était en vacances. À 18 ans, j'ai passé le permis par nécessité. La liberté ! Ou pas. N'ayant toujours pas de seconde voiture, je devais emprunter la voiture de ma mère qui se retrouvait donc coincée à la maison. Je me suis retrouvée à devoir faire, à mon tour, le taxi pour ma mère.

Mais quand on vient du Gers, niveau fac, il n'y a pas beaucoup de choix. Moins d'un an après avoir eu le permis, j'ai dû déménager à Toulouse. Ça fait maintenant deux ans et demi et, à Toulouse, plus besoin de voiture. Aujourd'hui, ma mère vit à deux pas de son travail, donc pas besoin de prendre la voiture, mais pour tout le reste, toujours.

ELLE EST DÉPENDANTE DE LA BONTÉ DES AUTRES ET DE LEUR EMPLOI DU TEMPS

Un jour, la voiture s'arrête. Impossible de la réparer. La banque n'accepte pas le prêt pour en racheter une. La galère. C'est comme ça que ma mère s'est retrouvée sans voiture pendant quatre mois. Pour faire les courses, les magasins ne livrent pas à la campagne, alors il faut qu'elle appelle un ami ou ma sœur. Pour aller faire du sport à la salle, il faut qu'elle appelle une amie ou ma sœur. Pour acheter des vêtements, elle doit commander en ligne, parce qu'elle en a marre d'appeler ma sœur pour lui demander.

Pour sortir prendre l'air, aller faire un tour en ville et faire distrairement les magasins, elle ne le fait pas parce qu'il faut appeler quelqu'un pour se faire porter. Résultat, elle va travailler et rentrer chez elle. Quand elle le peut, elle va faire les courses à pied. C'est loin, les courses sont vite finies, elle ne peut pas tout porter de toute façon. Elle est dépendante de la bonté des autres et de leur emploi du temps. Alors quand j'entends qu'il faut « prendre moins souvent la voiture », je dois dire que ça m'énerve !

Flora, 20 ans

VOLONTAIRE EN SERVICE CIVIQUE, TOULOUSE

JE NE PEUX PAS EMBAUCHER SANS MON SCOOT

Mon travail est à Bellevue-Boiffiers, je fais une petite dizaine de kilomètres pour venir embaucher. J'habite à l'opposé de la ville et j'ai un scooter prêté par mon frère. Il était dans un local en train de pourrir, et je le conduis sans assurance. Quand le scooter est en panne, je ne peux pas venir embaucher à 8 heures. Parce que les bus n'arrivent pas à l'heure à l'entreprise.

Je me lève sur les coups de 6 heures, 6 h 30, et je prends le scooter sur les coups de 7 h 30 pour arriver vers moins le quart, moins dix. Si je n'avais pas de scooter... pour aller au travail, le premier bus passe à 7 h 45, puis je dois changer au théâtre. Ça me fait arriver dans les 9 heures. En plus, je ne suis pas près de l'arrêt de bus, je dois faire quasi un kilomètre à pied.

**POUR ALLER BOSSER,
JE SUIS OBLIGÉ
D'ENFOURCHER MON
SCOOTER À CAUSE
DES HORAIRES DE BUS.
ET COMME IL TOMBE
SOUVENT EN PANNE,
ÇA COMPLIQUE UN
PEU MON ACTIVITÉ
PROFESSIONNELLE...**

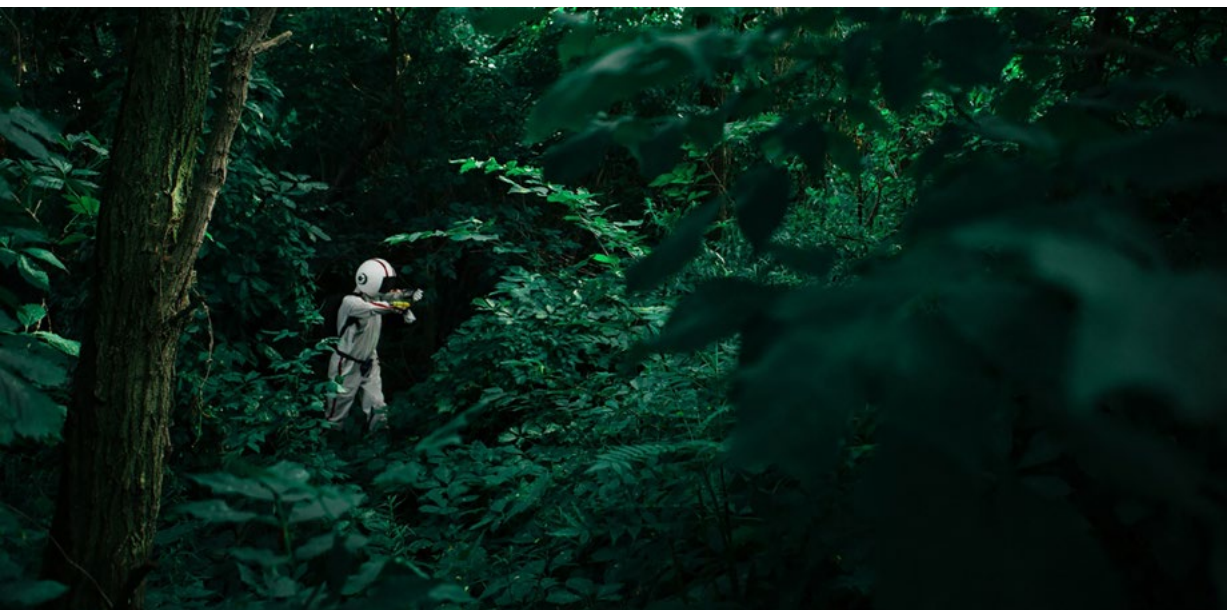
« PANNE DE SCOOTER, METTEZ-MOI UN CONGÉ SANS SOLDE »

Le scooter, il tombe pas mal en panne. Une fois, je l'ai démarré et au bout de 800 mètres, il a calé complet. Je l'ai poussé jusqu'à chez moi. J'ai téléphoné au travail : « Bon bah voilà, panne de scooter, mettez-moi un congé sans solde. » J'ai perdu une demi-journée de salaire, une cinquantaine d'euros ; mais je préfère ça que de me crever le cul jusque là-bas. L'entreprise préfère que je prenne sur mes congés, ou un congé sans solde. Pour éviter de faire déplacer un collègue pour venir me chercher. Mais, au travail, on m'a dit : « Tu ne vas pas prendre des congés tous les jours pour ton scooter ! »

Et à Bellevue, certains se sont amusés à abîmer le scooter : des coups de cutter dans la selle, le réservoir d'essence débouchonné... J'essaie de me démerder pour le réparer avec l'outillage chez mes parents ! Le week-end, je mets les mains dans le scooter et le lundi, c'est reparti.

La semaine prochaine, je vais avoir une moto avec assurance. Je vais demander une avance à l'entreprise pour le carburant et l'ampoule avant ! Je l'ai rachetée à un collègue pour plus avoir de panne et parce que j'en ai marre de traîner avec un scooter. 45 km/h, à force... c'est long ! La moto, elle monte jusqu'à 140 km/h, mais on ne pousse jamais une moto en rupture, alors dans Saintes... je monterai jusqu'à 130 !

Francky, 20 ans
SALARIÉ, SAINTES



J'AI DEUX GALÈRES POUR M'ÉVADIR : LES TRANSPORTS... ET MA MÈRE

DEPUIS MON HAMEAU
PRÈS DE RAMBOUILLET,
BOUGER EST
UN PARCOURS
DE COMBATTANT !
ET MA MÈRE
N'ARRANGE RIEN...

J'habite un petit hameau près de Rambouillet, à l'ouest de Paris. Autour, on ne trouve que des champs, de la forêt, et un vieux terrain de basket qui ne demande qu'à être rénové ! Mon hameau n'est pas desservi par les transports, et la ville la plus proche pour prendre le bus est à trente-cinq minutes à pied.

Pour aller au lycée, c'est un parcours du combattant : je dois prendre un taxi à 7 h 25, puis attendre quinze minutes à l'arrêt d'une petite ville pour prendre le bus jusqu'à Rambouillet. Quand je commence à 9 h 30, c'est ma mère qui m'amène, mais quand elle travaille, je suis obligée de faire le trajet à pied. Le soir, c'est la même histoire, mais le plus souvent, je rentre à pied. Pour aller à Paris, c'est pire ! Ma mère m'emmène carrément à La Verrière, une gare à trente minutes de ma campagne en voiture, puis on prend le train jusqu'à Paris. Mais en fait, le pire, ce n'est pas les transports. Le pire, c'est ma mère.

MA MÈRE JOUE UN PEU LE RÔLE DE GARDE DU CORPS

À chaque fois que je demande une sortie loin de cet endroit paumé où j'habite, elle s'affole et pose des questions du style : « Avec qui tu y vas ? », « À quelle heure vous rentrez ? », « Comment vous y allez ? », « Tu prendras ton téléphone ? », « Y a-t-il des parents avec vous ? » Ma mère joue un peu le rôle de garde du corps. Elle ne veut pas que je me retrouve seule dans un coin perdu d'une grande ville, de peur qu'il m'arrive quelque chose. Elle s'imaginer des tas de choses... « T'imagines ce qui peut t'arriver si tu t'embarques là-dedans ?! » Parfois, je n'arrive pas à la faire changer d'avis.

Parfois, elle craque car elle voit que j'y tiens vraiment. Et... c'est à ce moment-là que le problème des transports me rattrape. Au moment où j'avais enfin réussi à convaincre ma mère ! J'ai deux batailles : réussir à sortir de ce coin paumé en ayant l'accord de ma mère, puis essayer de prendre un train pour aller dans une grande ville comme Paris.

Quand je vois mes copines à Paris, je n'ai qu'une envie, c'est de me joindre à elles. Souvent, je pense à toutes les sorties que je rate à cause de ma mère et de cette foutue ligne de réseau urbain qui passe dans mon bled. Si j'habitais à Paris, je suis sûre que ma mère serait beaucoup plus indulgente. Même si elle fait des efforts, elle essaie toujours d'organiser une sortie avec moi le jour où mes amies avaient prévu de sortir. Mais entre elle et la galère des transports, elle restera toujours la numéro un. En tout cas, jusqu'à mes 18 ans et au permis qui me permettra de ne plus dépendre de ces foutus transports...

Malaurie, 15 ans
LYCÉENNE, MAINGUÉRIN

VINGT HEURES PAR SEMAINE DANS LES TRANSPORTS AU LYCÉE, C'EST MON QUOTIDIEN

J'HABITE DANS UN VILLAGE À TRENTE KILOMÈTRES DE RENNES. ENTRE LE LYCÉE, MES ACTIVITÉS SPORTIVES ET MON JOB DE VACANCES, JE PASSE MA VIE DANS LES TRANSPORTS.

Je passe près de vingt heures dans les transports par semaine, en bus, en car scolaire, en métro ou en voiture. Du lundi au vendredi, je me lève à 6 heures pour prendre le car scolaire à 6 h 40. J'ai un peu plus d'une heure de route pour aller de mon village rural d'un peu plus de 1 000 habitants, Saint-Onen, à Rennes, à une trentaine de kilomètres. Puis, à Rennes, je prends le bus de ville ou le métro pour aller au lycée qui n'est pas en centre-ville. J'en ai pour trente minutes environ.

La journée se passe entre six et huit heures de cours selon les jours. Le soir, je reprends métro, bus et car scolaire pour retourner chez moi. Quand je finis à 18 heures, j'arrive dans mon village vers 19 h 30. Le mercredi, j'ai la chance de ne pas avoir cours de la journée, mais le soir j'ai entraînement de football à Dinan, à une heure aller-retour en voiture. Je rentre vers 21 heures après l'entraînement.

Le week-end, j'ai au moins un match le samedi, à minimum trente minutes en voiture de ma maison. Mais il m'arrive d'aller aussi jouer très loin comme à Brest, à des centaines de kilomètres, ou à Vitré, de l'autre côté de Rennes, direction Paris. Le dimanche, je vais parfois assister à des matchs au stade rennais ou rendre visite à ma famille, là encore forcément en transports. Oui, je passe ma vie sur les routes.

JE N'AI JAMAIS LE TEMPS DE ME POSER

J'ai voulu faire du sport et cela nécessite des déplacements. Et j'étudie à Rennes car la filière que j'ai choisie n'était pas dans mon lycée de secteur. En première générale ES, j'ai redoublé alors je me suis réorienté en STMG. Il n'y a pas beaucoup de lycées autour de mon village, et ceux qui existent ne proposent pas forcément toutes les options. Le lycée le plus proche était à Montfort, à trente minutes de ma maison familiale. Pour intégrer ce lycée public, je n'étais pas prioritaire, j'ai été mis sur liste d'attente, et finalement j'ai dû aller à Rennes.

Tous ces temps de transports ont un impact sur moi, je le sais : la fatigue d'abord, que ce soit physique ou mentale. Physiquement, je me dépense beaucoup et je ne pense pas avoir assez de temps de sommeil. Mentalement, car je ne suis jamais posé chez moi. Et quand je rentre, je dois faire mes devoirs, manger, etc. Pendant les vacances, je n'ai pas non plus le temps de me poser ; je suis employé dans une entreprise au moins une semaine sur deux, où je ne peux que me rendre en voiture. Je ne choisis pas de passer autant de temps sur la route mais lorsque l'on habite dans un milieu rural, on n'a pas forcément le choix.

Jérémy, 17 ans
LYCÉEN, SAINT-ONEN



**J'AI GRANDI DANS UN PETIT VILLAGE
À TRENTE-SIX KILOMÈTRES DE
« LA VILLE ». PAS FACILE D'AVOIR UNE
VIE SOCIALE QUAND ON A 16 ANS
ET QUE LES TRANSPORTS EN COMMUN
SONT QUASIMENT INEXISTANTS.**

MON BUS DE 18 HEURES

Dans mon village de 800 habitants dans la Meuse, il y avait un coiffeur, une boulangerie, un tabac-épicerie, un bureau de poste, une école, un antiquaire, un stade de foot, une église, une salle paroissiale, une gare et... c'est tout. Autant dire qu'à 14 ans passés, j'avais largement fait le tour de ma commune et des alentours. Et il y avait moins de bus vers « la ville » dans toute une journée que de métros en dix minutes à Paris. S'organiser une soirée ciné entre ami.e.s ou aller boire des coups en ville relevait de la mission impossible. Pas terrible pour développer une vie sociale. Mais, pour moi, cette situation était terriblement normale. La galère des transports, je l'avais acceptée. En même temps, c'était le cauchemar niveau liberté.

Enfant, mon école primaire était en bas de ma rue et mon collège dans le bourg voisin, mes ami.e.s vivaient tou.te.s dans un périmètre d'environ dix kilomètres. Je me souviens qu'à cette période-là, le top de la sociabilité, c'était d'aller au cathé à cinquante mètres de ma maison.

JE NE POUVAIS MÊME PAS RESTER PAPOTER À LA SORTIE

Arrivée au lycée, les choses se sont corsées. J'avais 15, 16, 17 ans et d'autres envies qu'à 7 ! Mon lycée se trouvait dans la plus grande ville du département, à trente-six kilomètres de mon village. Je m'entendais bien avec les gens de ma classe et je me réjouissais de rencontrer de nouvelles personnes. Problème : le dernier bus pour rentrer chez moi était à 18 heures et il n'y avait pas de transports le week-end, sauf le samedi matin. Donc clairement, je n'avais ni le temps, ni la possibilité de nouer des liens avec eux. Eux se retrouvaient en ville pour boire des verres après les cours ou passaient du temps ensemble à l'internat. Moi, je ne pouvais même pas rester papoter devant la grille à la sortie de l'établissement. Je devais me dépêcher d'aller à la gare routière.



Bref, pour sortir en ville ou se rendre chez des ami.e.s qui habitaient un peu loin, je devais demander à mon père de m'emmener et de venir me rechercher en voiture. J'ai essayé, souvent, mais la réponse était toujours : « Non. » Faire deux allers-retours, soit plus d'une centaine de kilomètres, pour que je passe quelques heures ou une nuit quelque part, cela représentait beaucoup de temps et d'argent. D'autant que mes deux sœurs aînées avaient les mêmes envies, que nous n'avions qu'une seule voiture et que ma mère ne pouvait pas conduire de nuit.

TOUJOURS DÉPENDANTE DE MES PARENTS

Résultat : je passais la quasi-totalité de mon temps libre chez moi ou dans mon village. Les soirées bars avant mes 18 ans, je peux les compter sur les doigts de la main. Avant mes 19 ans, je n'ai assisté qu'à un seul concert. Je m'en souviens super bien, c'était Shaka Ponk sur les berges de la Meuse. Je ne sais plus par quel miracle j'avais atterri là. J'avais sûrement profité de la voiture de ma sœur qui entre-temps avait passé le permis, acheté un véhicule et déménagé dans une autre région.

Si je voulais rendre visite à des ami.e.s, mon choix se tournait surtout vers mes potes de primaire et du collège. La plupart du temps, mes parents m'emmenaient. Sinon, je traversais la forêt à vélo jusqu'à chez eux. Si je voulais lire de nouveaux livres, il fallait que j'attende le samedi matin, moment où mon père partait au supermarché dans la petite ville à neuf kilomètres. Je me glissais alors dans la voiture familiale et profitais de l'heure et demie dont il avait besoin pour faire les courses de la semaine pour choisir mes livres. Pour mes autres activités, comme aller à la piscine et boire un verre avec mes ami.e.s, il ne restait plus que le mercredi après-midi, entre la fin des cours et le fameux bus de... 18 heures.

Jeanne, 25 ans

VOLONTAIRE EN SERVICE CIVIQUE, PARIS



MA VIE AVEC TITINE

JE PASSE MES JOURNÉES
DANS LA VOITURE. L'ANNÉE PROCHAINE,
J'IRAI AU LYCÉE, ET MES « JOURNÉES
VOITURE » SE TRANSFORMERONT
SANS DOUTE EN « JOURNÉES BUS ».

Du lundi au dimanche, je passe plus de temps en voiture que hors de la voiture. Ou presque... Ma semaine commence par une demi-heure de trajet. Mon père me presse souvent car il doit m'emmener à 8 h 30, et lui aussi commence à 8 h 30 son boulot de chef au service technique de la commune de Pont-du-Château. Pendant le trajet, j'écoute la radio, de la musique ou les informations pour savoir si, par exemple, il y a des victoires de mon équipe de rugby ou de foot préférée. Après ma journée au collège, je suis à nouveau dans ma voiture pour le trajet retour qui me paraît une éternité.

Le lendemain, je reprends la voiture pour le même trajet. Mon père me presse encore, sinon il va être en retard à son boulot, et c'est la même journée que la veille. La pire journée est celle que j'appelle la « journée voiture ». C'est le mercredi. Mon père me lève encore en me pressant, ensuite je vais la matinée au collège, puis c'est quand ma mère me récupère que la « journée voiture » commence. Elle me ramène chez moi pour que je mange, ensuite elle m'emmène à la batterie en voiture où on écoute une radio du rire. On parle de notre journée, on se dit ce qu'on fait quand on se reverra. Quand la batterie est finie, on retourne à la maison pour que je fasse mes devoirs. Vers 17 heures, on reprend la voiture – qui prend tellement de place qu'on lui a donné un nom, Titine – pour aller au rugby.

Ensuite, le jeudi, même début de journée que d'habitude, même journée que le mardi. Et toujours mon père qui me presse pour ne pas être en retard. Il y a toujours cette journée au collège qui est un moment de repos car elle coupe mes trajets. C'est pareil le vendredi mais, en plus, j'ai à nouveau rugby donc il faut encore que je prenne Titine pour me véhiculer. Le samedi repos, mais j'ai encore besoin de Titine pour m'emmener faire les courses et ensuite à mon match de rugby.

J'arrive au dimanche, jour de repos total. Je peux profiter pleinement d'une journée sans trajet. Sauf si on sort pour aller, par exemple, à un match de mon club préféré, à un parc d'attractions ou pour voir ma famille. L'année prochaine, j'aimerais aller au Lycée Descartes à Cournon-d'Auvergne. Il est loin de là où j'habite donc il faudra que je m'organise avec mes parents pour qu'ils m'emmènent avant de déposer ma sœur à son école, et pour que ni mon père ni ma mère ne soit en retard à leur travail, car ils commencent tous les deux à 8 h 30. Peut-être qu'il va falloir que je quitte la voiture pour prendre le bus et que mes « journées voiture » se transformeront en « journées bus ».

Jules, 14 ans

COLLÉGIEN, BILLOM



LE PERMIS DE CONDUIRE ME CHANGERA LA VIE

IMPOSSIBLE DE SE PASSER DE VOITURE
DANS UNE VILLE SANS TRANSPORTS
EN COMMUN ! JE LE SAIS BIEN,
JE SUIS L'ÉTERNEL PASSAGER !
MAIS ÇA VA CHANGER.

Le permis, c'est important pour tous mais surtout quand on habite Autun ! C'est une petite ville située en Bourgogne et, pour les transports en commun, c'est la galère ! Tant que tu es à l'école ça va, il y a des bus scolaires qui passent partout dans la ville.

Mais en dehors de ça, il y a seulement une ou deux lignes de bus. Je ne le prends jamais, ça ne sert à rien. Je préfère me déplacer à vélo. C'est assez petit donc c'est facile. Sauf quand je sors de la ville. Là, ça m'arrive de prendre un bus. Mais ça aussi c'est galère : si t'as un rendez-vous à 14 heures, le bus part à midi et tu seras tout juste à l'heure pour ton rendez-vous. Et, celui d'avant, c'est tôt le matin donc tu dois passer la matinée là-bas. Donc le permis c'est la base.

Rien que pour le travail, ça bloque beaucoup : il y a des usines à la sortie de la ville ou les villes alentour. Je sais qu'il recrutaient beaucoup dans certaines usines, mais je n'ai pas essayé de postuler car sans le permis je ne pouvais pas y aller.

COVOITURAGE ET SQUATTAGE DE VOITURE !

Et quand tu as des amis ou de la famille qui habitent loin de chez toi, c'est compliqué de se déplacer sans voiture. Je suis toujours obligé de réserver un covoiturage, et ce n'est pas toujours facile de trouver sa destination. La personne du covoiturage ne va pas toujours nous poser dans la ville où on voulait être. Le plus souvent, elle nous pose à quelques kilomètres. C'est bien car ça dépanne, mais c'est pas le top non plus. Tu dois marcher, ou prendre un bus, ou appeler quelqu'un pour qu'il vienne te chercher.

Même pour sortir le soir, c'est une galère. Par exemple, j'aime bien aller au casino avec mes potes. C'est à 50-60 kilomètres, obligé il nous faut une voiture ! Heureusement, j'ai des potes qui ont le permis pour sortir. Mais des fois, on ne peut pas y aller parce qu'on n'a pas de voiture. Alors, on appelle du monde pour savoir s'ils sont chauds d'y aller (et de nous emmener bien sûr !).

Pour mon avenir, j'envisage de quitter Autun. J'y habite depuis que je suis né donc je veux voir autre chose. Ici, on se connaît tous et j'ai envie de voir le monde, envie de partir dans une plus grande ville où il y a plus de choses à faire ! Dans le Sud, genre vers Marseille ! Il me faudra absolument le permis pour changer de vie.

Thomas, 21 ans
EN FORMATION, AUTUN

CAMPAGNARD.E,
SOIS DÉBROUILLARD.E !

ICI, LE CONFINEMENT C'EST TOUT LE TEMPS

**PENDANT LE CONFINEMENT, J'AI HABITÉ
CHEZ MON COPAIN DANS UN PETIT
VILLAGE. MAIS PANDÉMIE OU PAS, ÇA
N'A PAS CHANGÉ GRAND-CHOSE À NOS
HABITUDES...**

Je suis en confinement dans un petit village des Vosges de 130 habitants, reculé au bord de la forêt. Mon copain y vit toute l'année. Moi, c'est ma troisième maison : je vis à Nancy, mes parents à Saint-Dié, et je vais dans ce village un week-end sur deux. Ici, le confinement, c'est toute l'année. Il n'y a rien à faire dans le village. Il n'y a pas de magasins, juste une mairie (ouverte deux jours dans la semaine...). Même pour aller chercher le pain, il faut aller dans un autre bled pas très loin. Pour aller en courses, il faut carrément aller dans la ville d'à côté de 23 000 habitants à 10-15 minutes de route (Saint-Dié, où vivent mes parents). Et il n'y a pas de transports en commun non plus.

ILS FERAIENT PAREIL SI CE N'ÉTAIT PAS LE CONFINEMENT

Puis, il n'y a quasiment que des anciens et ils ne sortent pas tellement. Ou juste pour aller faire leurs courses. Ils vivent là pour être au calme, ils ont leurs terrains, ils discutent entre voisins... Là, il commence à faire beau, ils font des activités dehors : ils tondent leur pelouse, ils sortent leur chien, ils font du jardin, ils s'occupent de leur maison et de leurs animaux. Ils ont tous des terrains tellement grands qu'ils feraient exactement pareil si ce n'était pas le confinement.

Les gens plus jeunes du village sortent plus souvent, mais c'est pour faire les courses, pour travailler ou se balader. Pour moi, ce qui change c'est juste de ne plus pouvoir aller au bar de la ville d'à côté avec mon copain et des potes. Et on va moins aux courses, et il n'y a plus qu'une seule personne qui y va.

MON COPAIN A TOUJOURS ÉTÉ HABITUÉ À RESTER CHEZ LUI

En l'état actuel des choses, on n'aurait pas le droit d'aller se balader non plus... Mais il n'y a pas de policiers, pas de militaires. Donc quand on va se balader dans la forêt juste à côté de chez nous, on ne fait pas d'attestation.

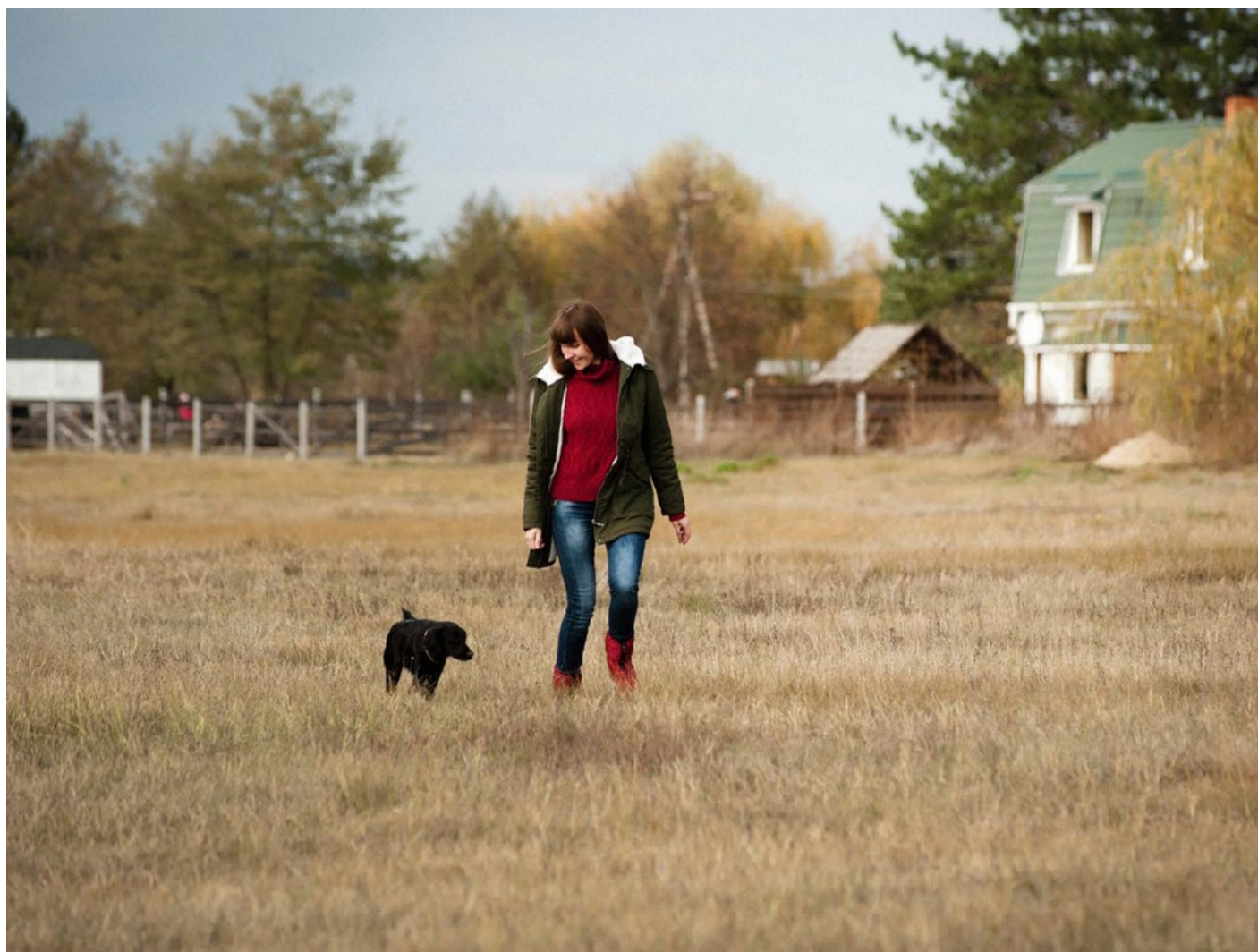
Moi et mon chéri, on est tous les deux en télétravail. Pour s'occuper, on se met aussi des objectifs : je me mets à la musculation, lui à la boxe. On joue au tarot, on entretient la maison, on discute en famille. Normalement, on a moins de temps pour faire tout ça. Mais là, de toute façon, il n'y a rien d'autre à faire.

À mon copain, le confinement ne lui change pas la vie. Il a toujours été habitué à rester chez lui pour aider son père à faire du bois, à tondre, à bricoler. Et le reste du temps, il le passait dans mon village, à jouer au foot avec les deux autres copains de son âge, à aller à la pêche ou à faire du vélo tout seul. Donc il ne ressent pas le besoin de sortir ni de voir des gens.

Après, je trouve quand même des points négatifs avec ce qui se passe. Je ne pourrai pas réaliser certains projets, et plein de choses me manquent : mes amis et ma famille, les sorties au bar et au resto, le contact humain...

Mais l'avantage d'être à la campagne, c'est de pouvoir profiter du beau temps sur la terrasse et de ne pas être coincée dans mon appartement à Nancy qui a seulement un tout petit balcon ! Je suis vraiment contente d'avoir eu le temps de rentrer dans les Vosges.

Apolline, 21 ans
EN ALTERNANCE, NANCY



SANS ORDI, J'ÉTAIS FINI

MARCHER DES KILOMÈTRES
JUSQU'AUX VILLAGES ALENTOUR
POUR VOIR MES AMIS
OU SURFER SUR INTERNET ?
J'AI VITE TRANCHÉ.



Quand j'étais gosse, j'habitais la dernière maison de la ligne téléphonique. Une maison paumée au nord de Toulouse, à la limite départementale de la Haute-Garonne, à la limite de l'accès à internet. Ça n'est pas la maison la plus éloignée de tout. Les premiers villages sont dans un rayon de cinq kilomètres. Mais cinq kilomètres à pied, c'est déjà quelque chose.

C'est une grande maison avec un grand terrain, une petite forêt, et un jardin moitié fleurs moitié mauvaises herbes qu'on découpe au tracteur. Autour, des champs, des terrains non constructibles et des petites maisons qui courent jusqu'au bord d'une grande colline où on peut voir les Pyrénées quand le temps est clément.

L'été, mes parents travaillaient et n'étaient pas à la maison. Et moi, j'avais deux mois de vacances. Là, tu ressentais vraiment la dépendance que t'avais envers eux : te déplacer au village le plus proche (là où tous tes potes habitaient), au lac à côté du collège (où on parlait de tout mais surtout de rien), au bar PMU (où on faisait genre qu'on avait vraiment l'âge légal pour boire une bière alors qu'au final, j'suis sûr que le barman s'en fichait).

Mais tu trouvais des alternatives. Pour avoir tes clopes, tu marchais cinq kilomètres. Tu faisais ta petite randonnée en pleine canicule mais ça allait, ça descendait. Et tu priais pour que le tabac ne soit pas fermé. Une fois que t'avais tes clopes, tu te disais que t'aimerais bien un téléphérique. Enfin, tu arrivais chez toi essoufflé parce que t'avais fumé cinq clopes en remontant la colline, et là fallait bien trouver un truc à faire.

SORTIR AVEC MES POTES SANS PASSER LA PORTE

Marcher jusqu'à la maison de mes amis, tous les jours, ce n'était pas concevable. Trop long, trop chiant, trop loin, trop la flemme de se faire des kilomètres pour se voir. Hey mais... en fait... j'étais la dernière maison de la ligne téléphonique ! J'ai eu de la chance, du modem 56k à l'ADSL, j'ai toujours eu internet pour sortir de chez moi sans marcher.

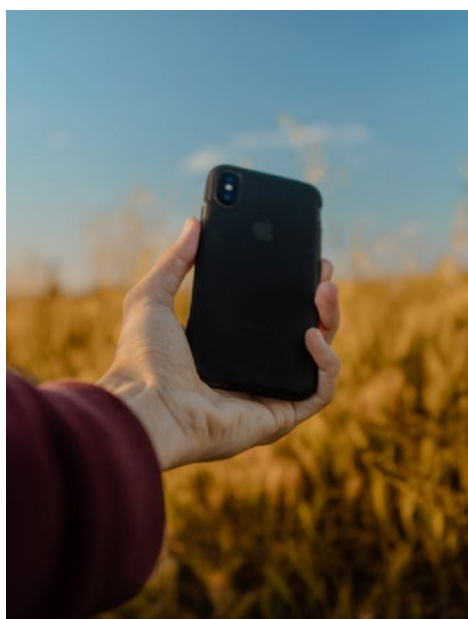
Donc les week-ends et les vacances, je sortais avec mes potes sans même avoir à passer la porte. J'ai eu un PC très tôt parce que mon père est ingénieur en informatique, et j'occupais 90 % de mon temps à jouer à des jeux en ligne. Matin, midi, soir, nuit, tout le temps. T'étais jamais seul, tu pouvais parler à tes potes ; et pas juste à ceux à côté de chez toi, mais à ceux de la France entière et même de l'étranger. Une infinité de trucs à faire. Mais ça n'allait pas chercher tes clopes par contre !

Je me demande parfois ce que j'aurais fait si mon père n'avait jamais rapporté d'ordinateur à la maison, jamais eu le modem 56k, jamais souscrit à l'ADSL, si j'avais été après la ligne téléphonique.

Léo, 22 ans

VOLONTAIRE EN SERVICE CIVIQUE, TOULOUSE

SURFER SUR LE WEB MAIS... EN DOUCEUR



**LÀ OÙ JE VIS, JE N'AI PAS ACCÈS
À LA 4G. POUR SURFER SUR LE WEB,
C'EST GALÈRE, MAIS POUR
SE CONCENTRER, C'EST MIEUX !**

J'habite à la campagne. Vous allez tout de suite penser aux clichés de base : « On s'ennuie, il n'y a pas internet... » Et bien vous savez quoi ? Vous avez raison ! Ça ne marche pas. Quand on sort, on ne peut pas savoir où en sont nos potes et où on va parce qu'on n'a pas Google Maps. Quand on fait nos devoirs, on ne peut pas faire de recherches parce que ça bugge, ça rame, c'est lent. Vous pensez que c'est relou ? Ben vous avez encore raison !

Chez nous, pas de 3G et encore moins la 4G. Alors une question me taraude : à quoi nous servirait la fibre ? Car oui, ils (les opérateurs téléphoniques) ont décidé d'installer la fibre dans mon village et nous n'avons plus internet. C'est inutile et presque absurde ! Ça marchera dans... au moins quarante ans !

UNE COUPURE D'INTERNET QUI TOMBE À PIC FINALEMENT

Plus le temps passe, plus je me rends compte que la société est dépendante d'internet, et malheureusement moi aussi car, sans internet, je ne peux rien faire. Je ne peux même pas faire mes devoirs ! Comment faisaient nos grands-parents ? Nous ne saurions même plus faire comme eux. On travaille de moins en moins, on proteste de plus en plus, on ne sait plus rien faire tout seul, c'est de l'assistanat ! Et oui, même si j'habite à la campagne et que ça ne manque pas d'activités, je suis comme ça.

Cette coupure d'internet tombe finalement à pic. C'est marrant, je ne pense pas trop à aller sur internet dans la journée, je fais d'autres choses plus intéressantes, et le comble : je travaille plus et de bon cœur !

Maman recontacte le conseiller Orange pour la énième fois : « Oui Madame vous n'avez plus qu'à attendre quarante-huit heures ! » Pas besoin, c'est déjà revenu. Mais ça pagaie toujours, rame, pagaie, vous avez compris (je sais, c'est nul). À choisir, je préfère ne pas avoir internet du tout qu'internet qui rame et qui nous fait perdre patience.

Quitterie, 16 ans

LYCÉENNE, GALLUIS

FAIRE DES ÉTUDES À LA CAMPAGNE, C'EST TOUT UN ART !

PETITE, J'AI DÉMÉNAGÉ
DE LA VILLE À LA CAMPAGNE.
UN SOULAGEMENT AU DÉPART,
QUI M'APPARAÎT AUJOURD'HUI
COMME UN FREIN À LA
RÉALISATION DE MES RÊVES.



J'ai toujours aimé l'art. Et puis techniquement, le dessin, tout le monde peut en faire : un papier, un crayon et c'est parti ! Pourtant, c'est difficile d'en faire quelque chose de sérieux, surtout quand on habite à la campagne. Quand j'avais 3 ans, j'habitais en ville dans un appartement devenu trop petit depuis l'arrivée de ma petite sœur, troisième enfant de notre famille. Nous avons déménagé à la campagne, changement brutal de décor. Et même si j'aimais pouvoir dormir sans concert privé sous ma fenêtre à 3 heures du matin, je me suis petit à petit rendu compte que la campagne me freinerait de bien des façons.

UNE ÉCOLE DE DESSIN COÛTE TROP CHER

Quand on nous demandait ce que nous voulions faire au collège, la seule chose qui me venait c'était : de l'art. Malheureusement, que ce soit des cours individuels ou l'école de dessin, ça coûte cher, et nous ne pouvions pas nous le permettre. Avec trois enfants, si l'un prenait des cours de quoi que ce soit, les deux autres se seraient sentis lésés. Le salaire de mes parents était juste suffisant pour payer les factures, les courses et le genre de dépenses nécessaires pour vivre simplement. Financièrement parlant, il n'y avait pas de place pour les loisirs sérieux.

Payer l'inscription dans une école de dessin et le matériel, ce n'était clairement pas envisageable. Quoi qu'il en soit, il aurait fallu aller en ville, à trente-cinq kilomètres. Quarante minutes de trajet juste pour l'aller. Rien qu'en essence, niveau dépenses, cela pesait lourd dans la balance. Et puis les parents travaillaient et le bus de campagne ne correspondait pas aux horaires. Les conseillers d'orientation que je suis allée voir n'ont pas su m'aiguiller. J'ai dû me rabattre sur une filière littéraire, qui correspondait à mon esprit créatif. Aujourd'hui, la question de mon avenir est plus présente que jamais. J'ai mon bac, le permis, mais pas la voiture.

JE N'ABANDONNE PAS MES RÊVES

Depuis, j'ai fait un service civique dans l'école primaire de ma commune, c'est d'ailleurs ce qui a financé mon permis. Pour l'instant, je cherche des petits emplois à proximité, le temps d'économiser assez d'argent pour acheter une voiture. Ensuite, j'espère trouver une formation qui me conviendra, même si parfois j'ai peur de ne pas y arriver.

Jéromine, 21 ans

EN FORMATION, SAVIGNÉ-SUR-LATHAN

DANS MON ÉQUIPE DE BASKET

POUR JOUER AU BASKET DANS MON VILLAGE, C'EST LA DÉBROUILLE. ENTRE LE MANQUE DE JOUEURS ET LA DIFFICULTÉ POUR SE DÉPLACER AUX ENTRAÎNEMENTS ET AUX MATCHS... CE N'EST PAS TOUJOURS ÉVIDENT !

Je joue au basket dans une équipe où il n'y a pas assez de joueurs pour jouer tous les week-ends : nous sommes huit à l'entraînement et nous devons être cinq sur le terrain pendant les matchs. Mais une personne n'a pas l'âge pour jouer à notre niveau - elle est de 2004 et nous de 2005 ou 2006 -, une autre ne peut venir qu'une semaine sur deux à cause de ses parents, une joueuse se fait mal aux genoux à presque chaque rencontre, une fille s'est fait une entorse le mois dernier et une autre est encore en attelle depuis deux semaines, et moi, je me fais des entorses à répétition à la cheville depuis un an.

Résultat, à chaque fois, il n'y a que deux joueuses sur huit qui peuvent jouer et nous devons déclarer forfait ou nous débrouiller pour trouver des filles dans les autres clubs pour jouer avec nous. En plus, à notre niveau il n'y a qu'une seule équipe, alors que dans le club du village à côté il y en a trois car il recrute les meilleures joueuses de mon club. Si les deux clubs s'affrontent pendant un match, peu importe la catégorie, les perdants en prennent plein la gueule au collège toute la semaine.

NOUS DEVONS NOUS DÉPLACER EN COVOITURAGE PENDANT... LONGTEMPS

À notre âge, il est de plus en plus dur de trouver des personnes qui veulent jouer au basket pour leur plaisir sans se sentir forcées : elles préfèrent regarder Netflix, jouer aux jeux vidéo ou rester dans leur club de foot ou d'équitation plutôt que de venir jouer au basket. Certaines personnes ont aussi besoin du temps des entraînements pour faire leurs devoirs. Mais le problème majeur est que les habitants des villages alentour qui souhaitent faire du basket ne peuvent pas, car ils ne peuvent pas se déplacer et leurs parents travaillent.

Ils ne peuvent pas les emmener, hormis en covoiturage, mais c'est souvent impossible. Les matchs posent aussi des problèmes. Comme la région est grande, nous devons nous déplacer en covoiturage mais pendant longtemps. Nous devons donc partir tout un après-midi et nous n'avons plus de temps à passer avec nos familles respectives. C'est ça la vie dans une équipe de basket de village.

Salomé, 14 ans
COLLÉGIENNE, BILLOM





PAS BESOIN DE SE CACHER POUR VOTER

**AUX ÉLECTIONS MUNICIPALES,
J'IRAI VOTER À PEYROUZET,
MON VILLAGE DE
QUATRE-VINGT-DIX HABITANTS.
MÊME SI ON SAIT TOUS
QUE L'ISOLOIR,
C'EST POUR LA FORME !**

La première fois que j'ai voté, c'était en 2014. Pour les élections municipales. J'ai 19 ans à l'époque, et même si je suis étudiant à Toulouse, je suis inscrit sur la liste électorale du village de mon enfance : Peyrouzet.

Peyrouzet, ce n'est pas vraiment un village qui correspond à l'imaginaire des citadins : cinq cents habitants, mignon, pittoresque... Non, Peyrouzet, c'est beaucoup plus rural que ça : quatre-vingt-dix habitants, pas d'école, pas de boulangerie, pas de bureau de poste. Le seul bureau ici, c'est celui de vote. Alors, les élections, c'est un grand moment de la vie communale, avec la fête du village. D'ailleurs, le bureau de vote se trouve à côté de la salle des fêtes, dans le centre névralgique du village : la place de l'église.

Avant, on votait dans la cuisine de la salle des fêtes, juste à côté. Il faut dire que, dans un village de quatre-vingt-dix habitants, il n'y a même pas quatre-vingts inscrits, et une cinquantaine de participants pour les élections... Alors, la cuisine de la salle des fêtes, ce n'était pas très réglementaire, mais c'était largement suffisant.

EN ARRIVANT À LA FIN, ON A LES RÉSULTATS EN DIRECT

Mais ce jour-là, on a un bureau de vote tout neuf : une quinzaine de mètres carrés, une table pour l'urne, une table pour les bulletins de vote, un isoloir et trois chaises pour les gens qui restent discuter avec les membres du conseil municipal après avoir voté.

J'y arrive en fin d'après-midi, peu avant la fermeture du bureau. Je ne suis pas le seul à faire ça : en restant à la fermeture, on aura le droit au dépouillement et au résultat en direct. En poussant la porte du bureau, j'ai l'impression d'accomplir un grand moment de ma vie citoyenne : pour la première fois, je vais voter. Je déchante rapidement : deux membres du conseil municipal se disputent, ils ne sont pas d'accord sur la race de pigeon qu'il y avait l'autre jour dans le champ de Michel. Leur conversation me fait me rendre compte de ma naïveté. Le moment solennel, forgé dans mon imagination par des années d'éducation civique, est déjà remis en cause par la banalité des conversations d'ici.

S'ENFERMER DANS L'ISOLOIR C'EST PRESQUE SUSPECT

Mais peu importe, je vais faire les choses bien, comme on me les a apprises. Après avoir dit bonjour, je prends les bulletins disposés sur la table et ferme derrière moi lorsque je rentre dans l'isoloir. En faisant ce geste, je me rends compte qu'on me regarde d'un air curieux. Je me demande si j'ai mal fait quelque chose.

Alors que je remplis mon enveloppe, Michel, l'ancien maire et actuel conseiller municipal me dit : « Hé, pas besoin de te cacher hein, y a qu'une liste de toute façon ! » Je ris et je sors de l'isoloir. J'explique que j'ai juste appris comme ça. Je mets mon bulletin dans l'urne. « A voté ! » On m'explique que je dois appuyer plus fort sur le levier de l'urne : elle est fatiguée et, si on n'appuie pas assez fort, le compteur ne bouge pas. Je signe enfin la liste d'émargement.

Un autre votant arrive. Il dit bonjour, prend une enveloppe, un seul bulletin, rentre à peine dans l'isoloir pour le mettre dans l'enveloppe, et la met rapidement dans l'urne. Je suis surpris, mais cela me permet de comprendre ce que j'ai fait de mal. Dans un petit village comme celui-ci, il faut sept personnes dans le conseil municipal. Mais tout le monde n'a pas forcément l'envie ou le temps d'en faire partie. Alors on décide avant, lors des réunions du conseil municipal, de qui va être sur la liste. En général, ce sont des gens plutôt bien vus et qui acceptent de faire cette tâche chronophage, plus pour rendre service que par véritable engagement politique.

Et comme tout le monde se connaît et qu'il y a la fête du village qui rassemble la majeure partie du village, tout le monde est au courant de la composition du prochain conseil municipal. La décision fait rarement débat : l'enjeu n'est pas très important et seules les personnes qui font globalement l'unanimité au village se voient proposées d'être sur la liste.

Dans cette configuration, s'enfermer dans l'isoloir et prendre le bulletin blanc, c'est presque suspect. Ça veut dire qu'on n'est peut-être pas d'accord avec une décision qui a fait consensus, ou bien qu'on n'aime pas une personne sur la liste. Bref, ça n'inspire pas la sympathie. Mais les gens comprennent, ils savent que ce sont mes premières élections et ne m'en tiennent pas rigueur.

LE PLAISIR DE METTRE MON BULLETIN DANS L'URNE

19 heures. Le bureau de vote ferme, mais ceux présents restent sur place pour connaître le résultat. Il tombe rapidement, et sans suspense : la seule liste présente a été élue de manière quasi-unanime. Philippe, le maire sortant, est réélu. Son rôle était et sera peu visible pour les habitants du village. L'intérêt du maire dans ces petits villages, c'est surtout de représenter le village auprès de la communauté de communes locale : la communauté de communes Cœur et Coteaux du Comminges, une fusion récente des communautés de communes environnantes.

L'élection s'est bien passée, tout le monde est soulagé. D'autant plus que personne n'est venu faire de contrôle aujourd'hui. Pas que les choses aient été mal faites, mais entre l'urne difficile et les bouteilles (pas encore ouvertes) qui attendent dans la cuisine de la salle des fêtes à quelques pas pour célébrer le résultat, c'est toujours un soulagement quand les choses se déroulent sans accroc.

Aujourd'hui, j'ai 25 ans, et les prochaines élections municipales arrivent à grands pas. Je me suis maintes fois demandé si je ne devais pas m'inscrire sur les listes électorales de Toulouse, ville où je réside principalement. L'enjeu est plus important, d'autant plus depuis la récente circulaire de M. Castaner qui prévoit que les communes de moins de 9 000 habitants ne se voient plus attribuer de nuances politiques lors de l'annonce des résultats.

Pourtant, c'est avec un certain plaisir, ou plutôt un plaisir certain, que je retournerai à Peyrouzet mettre mon bulletin dans l'urne...

Sylvain, 25 ans
ÉTUDIANT, TOULOUSE

**DANS MON VILLAGE
EN BOURGOGNE,
IL Y A UNE
TRENTAINE DE JEUNES,
MAIS AUCUNE
ACTIVITÉ CULTURELLE,
AUCUNE STRUCTURE,
RIEN. DU COUP,
J'ESSAIE DE
M'OCCUPER...
ET JE FAIS DES
CONNERIES !**

RIEN NE BOUGE, RIEN NE CHANGE

Avec un copain, comme tous les jours, on n'avait rien à faire. Nous faisons le tour du village puis, au loin, nous avons vu une espèce de dune. Qu'est-ce qu'il y a là-bas ? Nous avons marché quatre kilomètres à peu près, et nous sommes arrivés essoufflés au pied de la dune. En haut, il y avait un grillage. J'étais heureux et nerveux, je ne savais pas ce qui m'attendait derrière. Nous avons grimpé sur une branche assez solide pour passer par-dessus. Une fois en haut de la dune, nous avons vu des engins au loin, comme des pelleteuses, des camions de chantier et... un tractopelle !

Mon pote a ouvert la porte, nous sommes montés dedans, et on l'a pris ! Nous avons arraché le grillage, dégagé des arbres avec la pelleteuse. Nous sommes allés faire des tours dans un champ. On se suspendait dans la pelle en la faisant tourner dans tous les sens comme dans un manège ! Ça faisait longtemps que je ne m'étais pas autant amusé, c'était mon meilleur jour, je m'en souviendrai toute ma vie.

Mais une pelleteuse un dimanche dans la forêt, ça fait du bruit ! Sur le chemin pour rentrer, les flics sont arrivés, ils nous ont fait monter dans leur voiture, nous sommes allés au commissariat. Je suis passé devant un tribunal pour enfants. Du coup... cinq ans de sursis, et j'ai dû voir un mec pendant deux ans. Je ne sais pas à quoi il servait, il me posait des questions : « Pourquoi t'as fait ça ? Pour qui ? » Mais j'ai quand même continué en volant des quads, un an après même pas, dans mon village. Et je ne me suis pas fait prendre !

IL N'Y A MÊME PAS UN SKATEPARK

C'était pour faire un truc, bouger... une activité quoi ! Qui change de la routine. Je faisais juste ça pour m'amuser, prendre du plaisir. On avait que ça à faire de notre journée... Dans mon village, il n'y a pas d'activités, il n'y a rien à faire. Il n'y a même pas un skatepark. Il y a un terrain de foot, mais on n'y va plus, il est trop haut. Mon village, c'est comme un volcan, et le terrain est tout en haut du village. Comme c'est loin, on va devant l'école, on ne fait rien, on fume, on parle et après on bouge.

Avant, j'avais tout. J'étais dans une ville, il y avait trois stades, une piscine, un spa, un skatepark, des jeux pour les petits, des terrains de pétanque, il y avait même des kebabs. Il y avait plein de trucs ! Je faisais du foot, j'étais en club. Mais en arrivant ici à 11 ans, j'ai tout perdu, j'étais déçu, je faisais la gueule. J'ai arrêté le foot pour jouer aux jeux vidéo.

LA COMMUNE N'A PAS ASSEZ DE SOUS

Il n'y a pas assez d'habitants pour qu'il y ait des activités. Il doit y avoir mille habitants et une trentaine de jeunes, dont des enfants. La commune n'a pas assez de sous, sinon ils l'auraient fait ! Après l'événement du tractopelle, avec mes potes, on est allés voir la mairesse. On lui a demandé s'il y avait possibilité de faire une petite zone de jeux avec un skatepark. Il y a un endroit tout plat où il n'y a rien dessus ! Un skatepark là, ça aurait été trop bien. Mais elle nous a dit qu'il n'y avait pas assez de sous à la commune pour ça. On a abandonné après, on est restés dans la rue.

En six ans, rien n'a changé. Nous, on fait juste de la moto et on fume. Tous les soirs, on se réunit au village. On est un groupe de sept potes. C'est toujours le même paysage, les mêmes maisons, les mêmes habitants, les mêmes visages surtout !

Raoul, 18 ans

EN FORMATION, BOURGOGNE-FRANCHE-COMTÉ



J'habite dans un petit village de deux cents habitants. Il y a une majorité de personnes âgées et très peu de jeunes et d'enfants. Même si de petits lotissements apparaissent, les nouveaux arrivants sont de jeunes couples sans enfants ou avec des enfants en bas âge. Donc dès mon enfance, en tant que seul garçon de mon âge de mon village, j'ai dû me lier d'amitié avec les enfants qui avaient deux ans de plus que moi. Cela ne posait pas trop de problème, hormis que nous n'avions pas forcément les mêmes délires.

Dans mon petit village, l'école réunit des jeunes de plusieurs villages donc j'ai pu me faire d'autres amis. Mais en troisième, ça a été plus compliqué car tous mes amis sont partis dans des lycées qui se trouvent loin. Certains rentrent le week-end donc on s'arrange pour se voir. Mais d'autres sont en internat et ne rentrent même pas le week-end. Heureusement, il reste toujours Snapchat et Instagram pour se parler et avoir des nouvelles. Le vrai problème, c'est pour le sport. Dans mon club de foot, on a dû faire une alliance avec le club du village voisin car il n'y avait plus assez de joueurs. Et le foot par Instagram ça ne marche pas...

En fait, c'est toujours compliqué de retrouver mes amis. Il faut s'organiser. Quand je ne peux pas les rejoindre, je m'ennuie chez moi. C'est peut-être pour ça que la passion de lire est venue. À force de rester des jours enfermé, j'ai réussi à combler l'ennui par les livres, puis avec le téléphone portable depuis que je suis en quatrième. Mais ma passion pour les livres n'a pas disparu. Dans un petit village, c'est mieux d'aimer lire.

LÀ OÙ J'HABITE, IL Y A TRÈS PEU DE PERSONNES DE MON ÂGE. ALORS POUR SE FAIRE DES AMIS ET GARDER LE CONTACT AVEC EUX, IL FAUT S'ORGANISER.

Antoine, 14 ans
COLLÉGIEN, VASSEL

**JE SUIS LE SEUL
TROISIÈME DE
MON VILLAGE**



LES JEUNES PARTENT TOUS ET ÇA SE COMPREND



**DANS MON
VILLAGE, J'AI VU LES
COMMERCES FERMER,
LES JEUNES PARTIR.
MOI AUSSI, J'AI HÂTE
DE M'EN ALLER, À
L'ÉTRANGER ! ALORS
J'ÉCONOMISE...**

Vu de chez moi, il y a un champ à gauche, un champ à droite, un champ derrière, et la maison de ma voisine. J'habite à la campagne, à Broye, en Saône-et-Loire. Là-bas, il n'y a rien, juste un stade et un cimetière. Ça fait un peu vieux village abandonné, le même genre que dans un film d'horreur. Quand je suis chez moi, je m'ennuie souvent. Presque tout le temps. J'essaie de m'occuper comme je peux : j'écoute de la musique, je lis, je prends des photos du paysage.

Quand j'étais petite, il y avait une boucherie, une boulangerie, un coiffeur, une épicerie, mais maintenant plus rien. Les commerces se sont tous vidés. En même pas un an. La boucherie d'abord, puis quelques mois plus tard ça a été le coiffeur, la boulangerie et l'épicerie. Ils n'avaient pas assez de clientèle. D'autres commerces ont essayé de s'installer mais ils ne sont jamais restés plus de quelques mois.

Il n'y a pas de transports en commun. Alors, pour les courses, on doit faire entre vingt et trente minutes en voiture. Il y a juste un bus qui passe une fois par semaine, le jeudi à 11 heures, pour emmener les personnes âgées à Autun. Quand je rentre chez moi, les seules voitures que je croise, ce sont celles des gens qui vont chercher leurs enfants à la maternelle, la seule école du village ! Mais elle va, elle aussi, fermer bientôt... pas assez d'enfants !

Je crois être une des dernières de mon âge, de moins de 25 ans. La plupart de mes amis d'enfance sont dans d'autres villes : Avignon, Lyon, Mâcon... Certains sont aussi partis à l'étranger, en Allemagne et en Angleterre, faire leurs études et s'y sont installés.

J'AI MIS UN PEU DE SOUS DE CÔTÉ, CAR JE NE COMPTE PAS RESTER ICI

Quand j'étais petite, on devait être huit cents habitants. Aujourd'hui on n'est pas plus que quatre cents ! Sur la liste électorale, ça ne fait pas grand monde... Les jeunes de Broye partent tous et ça se comprend. Il n'y a pas de collège, ni de lycée donc ils vont faire leurs études ailleurs.

Quand je suis allée au lycée, c'était quand même à trois quarts d'heure de voiture. Du coup, ce sont mes parents qui m'emmenaient et je restais en internat la semaine. Pour moi, c'était une nécessité de passer le permis, pour pouvoir aller au lycée et en ville. Juste avant la terminale, pendant les grandes vacances, j'ai passé le code, même pas un mois de leçons de conduite, et le 16 septembre le permis. À la rentrée, j'ai pu me débrouiller. J'ai récupéré une des voitures que mes parents utilisaient le moins, pour ne plus dépendre d'eux. J'allais parfois au Creusot garder les enfants de ma sœur, ou à Montceau-les-Mines... dans une ville quoi. Là-bas, je peux aller au ciné, faire les boutiques, il y a plein de commerces.

Aujourd'hui, ça fait deux ans et demi que j'ai arrêté le lycée. Ma meilleure amie est partie à Sens et moi j'ai redoublé ma terminale. Toute seule, j'étais moins motivée et je n'allais plus en cours. J'ai passé mon bac juste pour faire acte de présence.

J'ai mis un peu de sous de côté en bossant en tant qu'ASH [agent des services hospitaliers] à l'hôpital car je ne compte pas rester ici. Dans un premier temps, je compte me prendre un appartement avec ma meilleure amie à Sens. Et après, on compte aller vivre à l'étranger. On hésite entre La Nouvelle-Calédonie, New York, Barcelone, la Corée du Sud ou alors le Japon.

Dans tous les cas, on prépare notre départ, on est sûres de nous, motivées à partir pour commencer une nouvelle vie, qui nous ressemble et nous donne envie.

Alice, 20 ans

EN FORMATION, BROYE



PARTIR,
REVENIR...



**ADOLESCENTE, JE NE RÊVAIS QUE D'UNE CHOSE :
QUITTER MARCIAC POUR REJOINDRE LA VILLE
ET VOIR LE TEMPS S'ACCÉLÉRER.
AUJOURD'HUI CITADINE, JE PENSE AVEC UNE CERTAINE
NOSTALGIE À L'INSOUCIANCE DE MES ANNÉES
À LA CAMPAGNE.**

Revenir dans le passé. Se souvenir des promenades le long des champs à profiter du silence. Dans ma campagne, j'avais trouvé mon coin à moi, ma « planque ». Crier, là-bas je pouvais. Me libérer en criant à voix pleine, forte, sans être interrompue, sauf peut-être par le troupeau de moutons broutant sans complexe l'herbe fraîche des prairies. Mais à cette époque, je voulais partir. Je voulais découvrir d'autres horizons et que le temps s'accélére.

Pourtant, je l'aimais ma campagne. J'adorais me retrouver avec ma petite bande de potes sur les bancs de la ville le soir, à refaire le monde, à laisser notre trace tant bien que mal à bout de compas, système D de tous les lycéens afin de marquer son passage. Cela nous semblait important à l'époque. On savait qu'on allait se quitter, alors on profitait autant qu'on le pouvait.

ELLE NOUS BERÇAIT, NOUS ENDORMAIT ET JE VOULAIS M'EN ÉCHAPPER

Je me souviens de cette journée d'été, c'était l'anniversaire d'une amie. Elle vivait dans une grande maison – un château en comparaison de mon vingt-trois mètres carrés actuel –, loin de tout, entourée de champs à perte de vue. Nous avons passé l'après-midi à nous baigner, profitant de la chaleur de la saison, et nous avons entrepris d'aller camper un peu plus loin pour la soirée. Il ne nous restait que quelques moments tous ensemble avant de partir chacun de notre côté à la fac et nous nous laissions aller dans cet instant, hors du temps, malgré les moustiques dansant autour de nos corps, prêts à s'abreuver. Nous avons ri, dansé, pleuré, chanté jusqu'au petit matin sans penser à rien d'autre que nous. Entre deux chansons, nous nous regardions et faisions la promesse ambitieuse de nous retrouver quelques années plus tard, à ce même endroit. Mais cette promesse est restée en suspens...

Finalement, je me rends compte que nous étions insouciants car tout nous paraissait si simple dans notre campagne. Elle nous berçait, nous endormait et je voulais m'en échapper. C'est agréable, mais on se dit que pour évoluer, pour avoir une chance de trouver qui on est, il faut la quitter, en pensant tout de même que l'on restera en contact et que la maison, notre maison, sera intacte à chacun de nos retours. Pourtant, on ne pense pas vraiment à ce retour. On ne le veut pas tellement car cela ressemblerait à un retour en arrière.

CHAQUE RETOUR EST SYNONYME DE NOSTALGIE ET DE FRUSTRATION

Maintenant, mon quotidien, c'est la ville et je ne me vois pas retourner chez moi. Je le fais de temps en temps le week-end pour voir ma famille, mais pourtant, chaque retour est synonyme de nostalgie et de frustration. C'est bizarre comme sentiment... J'avais trouvé un appartement en plein centre-ville, en colocation avec ma meilleure amie. Nous y avons passé notre première nuit à même le sol, car nous n'avions pas encore amené nos meubles, mais nous étions heureuses.

Tout était grand, rapide et les gens comprenaient bien vite que nous venions de débarquer, nous étonnant de l'allure du métro et nous perdant dans les rues, zigzaguant, parcourant les moindres petits recoins. Nous avons marché toute la journée, mangé des sushis pour la première fois et n'avons pas beaucoup dormi. Nous étions beaucoup trop euphoriques et pressées de découvrir le reste.

On parlait de tout en ville, on s'amusait, on buvait, on sortait, on fumait, et tout cela d'une manière qui me semblait complètement opposée à ma vie « d'avant ». Aujourd'hui, je continue de parcourir cette ville, d'aimer cette vitesse, de découvrir tous ces lieux différents qui me semblent infinis. Je vis dans ce « rush », je suis loin de la parenthèse. Mais parfois, je revois le temps où j'étais assise, dans ma campagne, à rêver, imaginer, créer et grandir silencieusement.

Rose, 22 ans

VOLONTAIRE EN SERVICE CIVIQUE, PERPIGNAN

MA JEUNESSE EST DANS LE PRÉ

UN JOUR, JE REPARTIRAI

Dans mon village, c'est la campagne. Mes voisins ont même des poules, des oies, des moutons, des lapins et un âne. À côté de chez moi, il y a des champs, un haras de propriétaires de chevaux. Dans mon village, il n'y a de bus que pour aller à l'école, mais mon arrêt de bus ne se trouve même pas là : il se situe à quinze minutes à pied. Mon bus n'est même pas un bus. C'est un car. Dans mon car, tout le monde se connaît. C'est agréable lorsque tout le monde s'apprécie mais quand les gens ne s'aiment pas, les mauvais regards fusent.

Dans mon village, les commentaires douloureux et les rumeurs ont leur place. Car dans mon village, tout le monde se connaît et personne ne s'apprécie vraiment.

Je n'ai pas toujours habité ici et c'est sans doute pour cela que je ne l'aime pas. Je suis une fille de la ville et non de la campagne. À la ville, il y a du monde dans les rues, on est plus libres et il y a moins de jugements. Il y a toujours quelque chose à faire. Ici, je m'ennuie. J'ai moins d'ami.e.s et plus d'ennemi.e.s. Ma routine actuelle ne me convient pas.

MA LIBERTÉ ME MANQUE

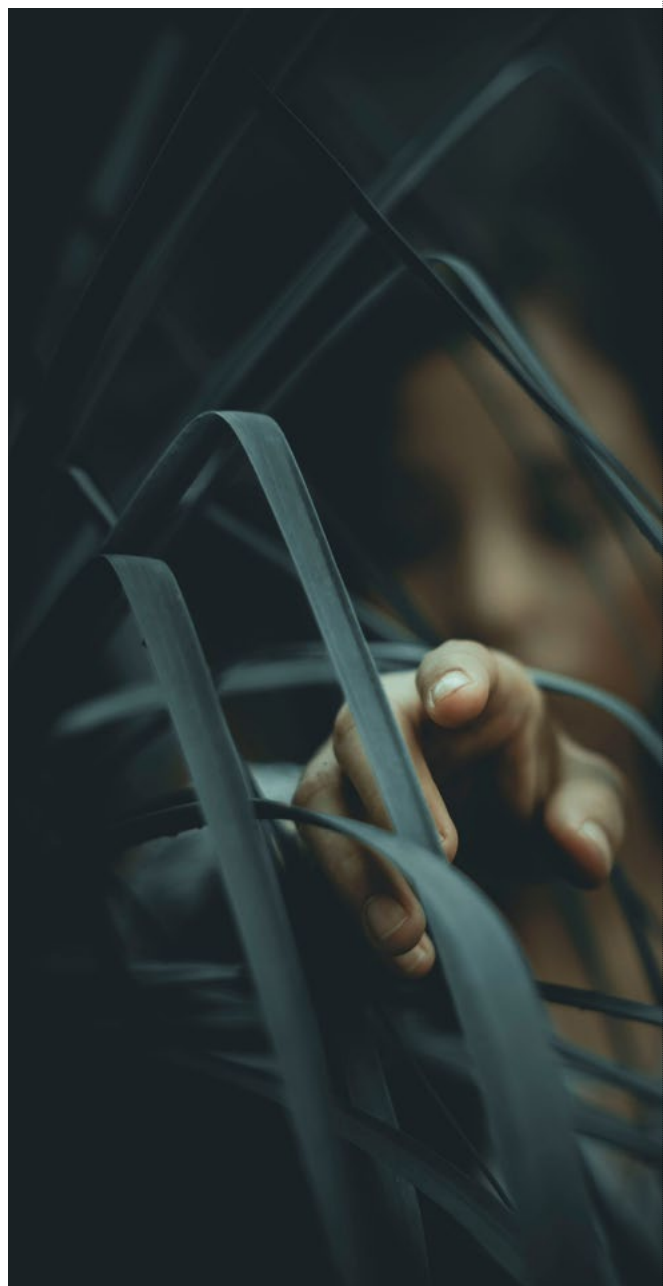
J'aimais ma vie à la ville : aller en cours la semaine et ne rentrer chez moi qu'à l'heure du dîner. Il m'arrivait même de rentrer tard le soir et ça ne dérangeait personne. Je ne peux plus faire cela. Maintenant, lorsque je souhaite me rendre à un endroit précis, que ce soit pour sortir voir mes ami.e.s ou même d'ordre administratif, je dois me faire emmener par quelqu'un. Ce n'est pas toujours possible et je le déplore.

J'ai été libre, mais je ne le suis plus. Ma liberté me manque. Liberté rime avec autonomie selon moi. Je ne serai de nouveau libre que lorsque je pourrai enfin passer mon permis. À présent, je ne suis plus libre car je ne suis plus autonome. Je n'avais pas besoin de mes parents quand j'habitais en ville, mes ami.e.s habitaient tou.te.s à côté de chez moi. À présent, je dépends énormément de mes parents et je déteste cela. La dépendance n'est bien sûr pas qu'une question de mouvement, de déplacements, mais aussi d'ordre financier. Car oui, actuellement, mes seuls revenus sont ceux que me donnent mes parents. Avant, j'arrivais à trouver un travail étudiant facilement. Ici, j'ai essayé mais je n'ai pas réussi. Il y a très peu d'endroits qui prennent des jobs étudiants.

Un jour, je repartirai en ville. Je n'habiterai plus à la campagne.

Mélina, 18 ans
LYCÉENNE, GAMBAIS

**J'AI DÉMÉNAGÉ DANS UN VILLAGE,
MAIS JE REGRETTE L'ANONYMAT
ET LA LIBERTÉ QUE M'OFFRAIT LA VILLE.**



L'EXCITATION DE LA GRANDE VILLE

**APRÈS LE LYCÉE,
DIRECTION RENNES !
ENFIN UNE GRANDE
VILLE, PLEINE
DE NOUVEAUTÉS
COMPARÉE
À MA VIE D'AVANT
À LA CAMPAGNE.**



Toute l'année de terminale, je rêvais de finir le lycée, de quitter le cocon familial et de rompre avec la routine : réveil, déjeuner, bus scolaire à 8 heures, cours, bus scolaire, retour à la maison. Ce qui m'a motivée pendant toute l'année du bac, c'était de me dire qu'après, je pourrais être libre, faire la formation que j'aurais choisie et changer d'environnement.

J'habitais chez mes parents, à une quarantaine de kilomètres de Rennes et non loin du centre d'une petite ville de campagne : Guer. Une ville de 6 000 habitants, avec seulement le car scolaire comme moyen de locomotion. Impossible de se rendre dans les villes voisines sans demander aux parents de nous emmener. Il n'y avait pas non plus tous les commerces que l'on pouvait trouver à Rennes ou dans des plus grandes villes. Alors on se limitait aux Intermarché du coin.

La terminale, c'était ma septième année au sein du même bahut ! Je voyais les mêmes personnes tous les jours, certaines depuis le primaire et même depuis la maternelle. Et à chaque sortie, tu croisais tout le monde que tu connaissais.

LA VIE REDEVENAIT MAUSSADE

J'avais vraiment envie de changer de ville, même si l'idée de perdre mes amies me torturait l'esprit... Obligée de tout recommencer ailleurs. Rennes, je connaissais déjà pour ses magasins, sa fête foraine et... son métro. Quand nous y allions avec les copines, nous avions l'impression d'être grandes, libres, de pouvoir voyager où nous voulions avec le métro. D'ailleurs, on s'amusait à s'arrêter à n'importe quel arrêt. Juste pour le plaisir. De retour « en campagne », la vie redevenait maussade.

Alors, je me suis décidée : ce sera Rennes après le lycée. Première étape : le logement. J'ai constitué un dossier social étudiant pour des logements individuels et couplés, avec une amie à moi. On s'y est prises trop tard. On ne savait pas, mais c'est la guerre des logements étudiants à Rennes. Ne me voyant pas faire plus de deux heures de bus chaque jour pour les cours, j'ai dû chercher un logement de dernière minute. Après des « vacances » d'été en quête d'un appart avec la pression des parents derrière, j'ai trouvé une colocation avec une dame qui n'est jamais là.

JE NE SUIS PLUS OBLIGÉE DE ME LEVER TROIS HEURES AVANT LE DÉBUT DES COURS

Aujourd'hui, mon lycée est à une quinzaine de minutes en bus. Dès que je n'ai pas cours, je peux retourner à l'appart, chose que je ne pouvais pas faire avant, faute de transports. Je peux même rejoindre des amies qui sont à la fac ou aller au McDo ou faire plein d'autres choses, selon mes envies. Aussi, le matin, je ne suis plus obligée de me lever trois heures avant le début des cours pour prendre l'unique bus que j'avais pour aller de la maison de mes parents au bahut. Il ne me reste que le lundi matin où je me lève à 5 h 45 pour quitter Guer, où je retourne chaque week-end, et revenir dans ma vie à Rennes.

Ce changement de vie m'a aussi fait changer la façon dont je voyais ma ville de campagne. Comme j'ai cassé la routine que j'y avais, je m'y sens mieux, je prends même du plaisir à revoir ceux qui étaient dans mon école et toutes celles et ceux que je connais depuis toujours.

Audrey, 18 ans
ÉTUDIANTE, RENNES

AVEC MES POTES, NIVEAU CULTURE C'EST LE GRAND ÉCART

LA CULTURE A TOUJOURS ÉTÉ
CENTRALE DANS MON ÉDUCATION,
MAIS PAS POUR MES AMIS D'ENFANCE
À LA CAMPAGNE. AVEC EUX, JE
M'ADAPTE, MAIS J'AI PEUR QUE MON
DÉMÉNAGEMENT À PARIS NE CREUSE
LE FOSSÉ QUI DÉJÀ NOUS SÉPARE...

J'ai des amis qui sont « cultivés » et d'autres qui le sont moins. J'ai des amis avec qui je peux parler d'art numérique, de street art, de cinéma indépendant... D'autres avec qui je me contente de parler du quotidien. Et pourtant, ce sont tous mes amis.

Mes parents ont toujours placé la culture au centre de mon éducation. Pas la culture qu'on étale pour impressionner, celle qui ouvre l'esprit. Celle qui sert à appuyer son propos, comme mon père aime le faire lors de ses longues tirades.

PAS BESOIN DE VENIR D'UN CERTAIN MILIEU SOCIAL POUR ADMIRER ZAC EFRON

À 9 ans, ma famille a déménagé de l'Oise, région du nord de la France proche de Paris, pour s'installer en pleine campagne beaujolaise. Je n'ai jamais grandi en ville, mais me retrouver à ce point perdue entre les vignes et les vaches... c'était différent. À cet âge, je n'avais pas encore conscience des clivages culturels qu'il pouvait y avoir entre moi et mes camarades. À cet âge, on a les mêmes références. On regardait tous High School Musical par exemple, c'était LE film classique quand j'avais 10 ans. Pas besoin de venir d'un certain milieu social ou d'être initié à l'art pour admirer Zac Efron et connaître les chansons du film par cœur.

J'ai construit mon bagage culturel de mon côté, toujours stimulée par les adultes qui m'entouraient. Un voisin m'avait passé une clé USB contenant toutes sortes de films qui m'ont initiée au cinéma, de L'Homme à la caméra de Dziga Vertov au Père Noël est une ordure de Jean-Marie Poiré. Le week-end, mes parents organisaient des sorties culturelles en famille. Il fallait anticiper les vingt ou trente minutes de voiture, motiver mon frère et ma sœur pour sortir et, surtout, choisir entre les quelques musées pas trop loin le quel serait adapté à tout le monde. Je ne compte plus combien de

fois nous avons visité le musée de la Bresse et la roche de Solutré. Ce genre d'activités n'arrivait pas trop souvent, parce que les musées nationaux gratuits pour les moins de 26 ans et les chaînes de cinéma qui proposent des tarifs réduits, il n'y en a pas à la campagne. Donc il faut avoir de l'argent pour se cultiver.

JE NE VOULAIS PAS PASSER POUR LA BOURGE QUI VA AU MUSÉE

C'est en arrivant au lycée que j'ai commencé à vouloir échanger à propos de cette culture qui prenait de la place dans mon quotidien. Mon lycée, c'est un gros lycée de secteur. 1 500 élèves. Perdue au milieu de tous ces profils différents, l'accès à la culture s'est avéré être un facteur de distanciation sociale. Mes amis n'avaient pas forcément les mêmes centres d'intérêt que moi, pas les mêmes références. À la rentrée, quand venait le temps de se raconter nos vacances, j'écoutais d'abord leurs témoignages, puis je m'adaptais. S'ils ne parlaient que de soirées, de plage, de relations sociales, j'axais mon récit sur les mêmes sujets. Je savais que si je me lançais dans la critique d'un film ou d'une expérience de musée, je les perdrais. Je savais que je passerais pour la bourge qui va au musée, la privilégiée qui a accès à l'art, qui les snobe.

Bien sûr, j'ai trouvé d'autres amis qui, comme moi, s'intéressent à la culture. C'est donc avec eux que je discutais de ce qui me passionne : le cinéma, la photo, la peinture... Mais j'ai toujours trouvé ça dommage de ne pas pouvoir échanger sur ces sujets culturels avec certains de mes amis proches.

En arrivant à Lyon pour faire mes études supérieures, c'était encore une autre histoire. Dans mon école privée, entourée d'étudiants qui ont vécu toute leur vie en ville, d'un milieu social plutôt élevé, je ne trouvais toujours pas ma place.

DANS MON VILLAGE IL N'Y A QU'UN TAG : « CHIRAC PRÉSIDENT »

Cette fois-ci, c'est moi qui passait pour la campagnarde en retard. Difficile de rester crédible quand on raconte sa visite du week-end au musée du compagnonnage de Romanèche-Thorins. Eux me parlaient de La Demeure du Chaos. Un « musée de demain », un lieu déstructuré rempli d'œuvres d'art contemporaines et de tags... Alors que dans mon village, il n'y a qu'un tag : « Chirac Président ». Ça fait tout de suite moins rêver.

J'ai grandi avec cette question de l'accès à la culture en tête. Le manque d'infrastructures, l'éducation, le milieu social. Qu'est-ce que ça m'apporte la culture ? Qu'est-ce que c'est qu'être cultivé ? Qui suis-je pour en juger ? Le choc de découvrir qu'en ville, tout est plus près, plus varié, plus pratique m'a fait prendre conscience de ce clivage culturel qui impacte les relations. La force aussi d'avoir ouvert mon esprit, de ne pas avoir rangé mes amis dans la catégorie « pas intéressants » parce qu'ils n'ont pas les mêmes connaissances artistiques que moi. Le choix d'avoir conservé ces amitiés différentes, d'en avoir tiré autre chose. Je pense, par exemple, au témoignage d'une amie aide-soignante. En l'écouter, j'ai compris ce que ça faisait de vivre auprès de personnes âgées, de côtoyer la maladie ou la mort, mieux qu'avec n'importe quel film ou documentaire. Aux côtés des ces amis, j'ai appris à m'adapter à toutes les personnalités, à tendre l'oreille à toutes les voix, tous les milieux sociaux, sans distinction, sans tenir compte du bagage culturel.

Maintenant, à 22 ans, je me demande si ces amitiés où je ne peux pas parler de tout tiendront. Je déménage à Paris cette année. Sans cette proximité de territoire, nos sujets de discussion seront peut-être trop éloignés. Si je choisis de m'orienter vers un métier culturel, tout mon quotidien sera axé sur la culture, peut-être alors serons-nous trop différents pour rester amis. Mon caractère adaptable, mon empathie et mon ouverture d'esprit resteront. Car avec eux, j'ai appris autrement qu'au musée ou au cinéma.

Héloïse, 22 ans

VOLONTAIRE EN SERVICE CIVIQUE, PARIS



ICI, C'EST COMME SI J'ÉTAIS PRIVÉE D'ADOLESCENCE

Mon père, qui a grandi dans un appartement dans le 93, a contracté une sorte de phobie de la ville, des immeubles. Il rêvait d'un autre air, d'espaces, de verdure et de tranquillité. Il s'est battu dans ses études en chantant « Envole-moi » de Goldman et s'est envolé vivre loin du tumulte de la ville. J'ai donc grandi à la campagne.

Lui partageait sa petite chambre avec son frère. Un p'tit appart' de cité dans une barre d'immeuble avec les commerces et les transports à proximité. Là-bas, tout le monde a le même niveau de vie, plutôt faible, et l'entraide est la clef de la vie en communauté. Tout le monde se connaît et vit à proximité. Mon père a souvent des anecdotes et des bons souvenirs à nous raconter. Il faut dire qu'il a fait les quatre cents coups avec sa bande.

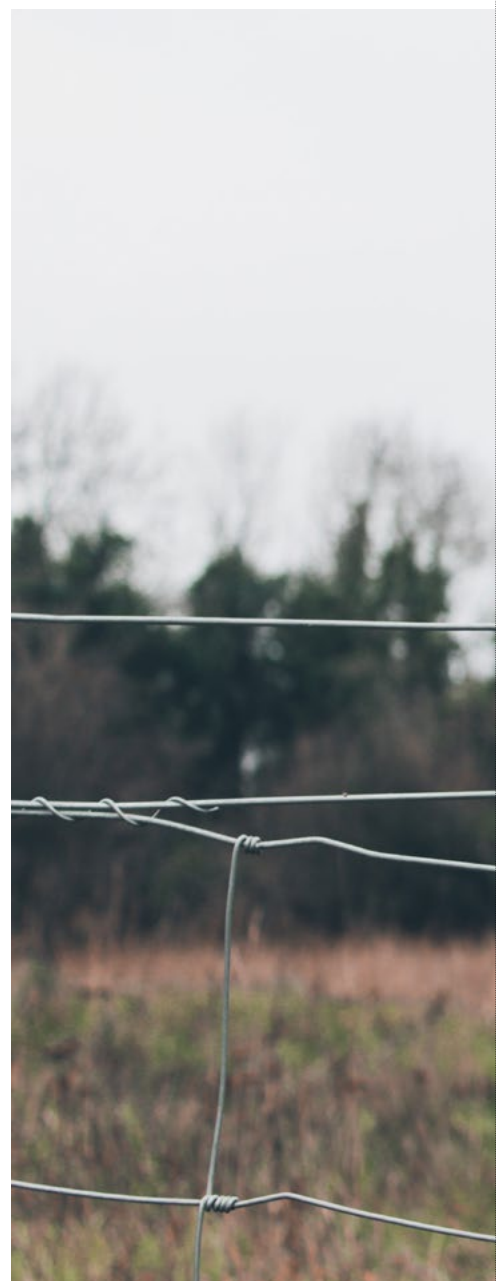
Ses amis habitaient dans l'appart' d'en face ou d'à côté. Il pouvait facilement les retrouver quand il le voulait. Un jour, ils ont fait ingérer un pétard à un crapaud : la pauvre bête n'a pas survécu à l'expérience... Une autre fois, il marchait tranquillement quand il a été accosté par deux gars qui voulaient lui voler son Teddy, la fameuse veste de l'époque. Il s'est bien défendu, les a entraînés dans son quartier où les jeunes (vu qu'ils se connaissaient et s'entraidaient tous) l'ont aidé à leur faire passer l'envie de l'emmerder à nouveau.

J'ADORE LES AVANTAGES QU'OFFRE LA CAMPAGNE, MAIS JE SUIS ISOLÉE

Moi, je vis dans un pavillon avec jardin, j'ai une grande chambre rien que pour moi, tout comme ma sœur, et un chien. C'est très tranquille. Trop tranquille. Le jardin, les fleurs, les oiseaux, c'est bien gentil quand on a 5 ans, mais j'en ai 16 et il n'y a pas de quoi faire des folies. Certes, on est loin de la zone blanche, DIEU MERCI, mais mes amis habitent à quinze minutes d'autoroute, nous sommes donc dépendants de nos parents et ne pouvons pas nous voir quand nous le souhaitons. J'adore les avantages qu'offre la campagne, mais je suis isolée, alors je me réfugie dans les livres, les séries, les vidéos : on est loin des relations sociales.

Un mixte de la ville et de la campagne, c'est possible ? On garderait les avantages et on supprimerait les inconvénients de chacun des lieux et hop ! Une petite maison dans une jolie ville, une rue tranquille d'où on entendrait les oiseaux, un petit jardin bucolique où mon chien pourrait se dégourdir les pattes, les amis, les activités, les épiceries et les transports juste à côté... Oui, je suis bien consciente que je demande le paradis là.

MON PÈRE A CHOISI D'INSTALLER SA FAMILLE AU VERT. À 16 ANS, J'AIMERAIS SORTIR ET FAIRE LES QUATRE CENTS COUPS, COMME LUI DANS SA JEUNESSE. VIVRE EN APPART QUOI, MAIS EN ENTENDANT TOUJOURS LE CHANT DES OISEAUX...



L'HERBE EST TOUJOURS PLUS VERTE AILLEURS

J'ai grandi en écoutant les épopées de mon père qui me parlait de l'agitation des villes, ça me faisait me sentir privilégiée et tranquille à la campagne. En même temps, cela m'amusait et me rendait fière parfois (pas pour le crapaud, RIP à lui). Je me suis appropriée ces histoires, je me disais : « Moi aussi, je ferai ça quand je serai plus grande. » Et maintenant que j'ai l'autorisation de sortir de plus en plus avec mes amis, je ressens la frustration de ne pas pouvoir le faire autant que lui l'a fait ou que je le souhaiterais. Pour des raisons de distances et de dépendance aux transports que je n'aurais pas en ville... Vous voyez la larmichette couler sur ma joue ? Pour mon père, on habite déjà dans un lieu idéal, il aurait voulu grandir là où je grandis et moi, parfois, j'aimerais tester la vie en ville, là où lui a grandi. On s'envie mutuellement quoi. Mais de toute façon, l'herbe est toujours plus verte ailleurs, non ?

Marine, 16 ans

LYCÉENNE, GALLUIS



PARIS, UN AUTRE MONDE

Je viens de Morancez, un village près de Chartres. J'y ai passé dix-sept ans de ma vie. Là-bas, il y a moins de 2 000 habitants, c'est pas la campagne avec les vaches, mais c'est pas non plus une grande ville.

Après le bac, je n'ai eu qu'un seul résultat positif sur Parcoursup, à l'université Paris-Descartes dans le 6e arrondissement de Paris. Pour pouvoir suivre les cours, j'ai dû déménager et je me suis trouvé un logement dans le 16e, à deux pas de la tour Eiffel. C'est un petit appart, enfin une chambre, une studette quoi. Elle fait 10 mètres carrés, c'est tout petit, mais ça me suffit largement car je vis tout seul. Et que ça soit petit ou pas, je m'en foutais, car c'était le début de mon indépendance.

J'AI L'IMPRESSION QUE PLUS ON S'ÉLOIGNE DES GRANDES VILLES, MOINS ON VA VITE

Quand j'habitais à Morancez, j'avais un bus toutes les heures. Autant dire que ça limitait mes déplacements et toutes mes activités. Impossible d'aller au ciné tard le soir par exemple. Ou alors il ne faut pas avoir peur de marcher, car pour rentrer de Chartres à chez moi à pied, je mets plus de deux heures. Je l'ai déjà fait plus d'une fois quand j'allais en soirée chez des potes à Chartres car l'alternative était simple : soit je dormais sur place, soit je rentrais à pied. Mais à l'époque, tout ça me paraissait normal. C'est en arrivant à Paris que je me suis rendu compte que c'était vraiment la campagne.

Je me suis habitué rapidement au rythme parisien : avoir des métros toutes les cinq minutes, des tonnes de choses à faire... Alors quand je rentre à la campagne le week-end, j'ai l'impression de retomber à l'âge de pierre. Je ne cache pas qu'il y a aussi des avantages : je peux me reposer,

c'est beaucoup plus calme, alors qu'à Paris, je me fais réveiller par les klaxons à 7 heures du mat.

Les gens aussi sont différents. À Paris, ils sont pressés. On dirait qu'ils ont tous quelque chose à faire et qu'ils doivent toujours se dépêcher de le faire. À l'inverse, j'ai l'impression que plus on s'éloigne des grandes villes, moins on va vite. Les gens sont plus lents, moi aussi je suis plus lent. Comme je n'ai qu'un bus toutes les heures, je suis souvent en avance, donc je suis beaucoup moins speed. Logique.

C'EST KIFFANT DE PARTIR « À LA DÉCOUVERTE DE LA VILLE »

Et puis ce qui m'a étonné à Paris, c'est la différence entre les quartiers, les arrondissements. Deux semaines après être arrivé à Paris, je suis allé dans un bar avec mon meilleur ami. Ça m'a marqué car d'un côté de la rue, c'était le 19e, et de l'autre, c'était le 10e. D'un côté, dans le 19e, c'était assez crade, il y avait des jeunes avec leurs bières qui fumaient sur un banc, alors que du côté du 10e, il n'y avait personne dans la rue : ils étaient tous dans les bars ou les restos. Cette différence m'a frappé et je me suis rendu compte que presque chaque arrondissement avait son style de vie et des gens bien différents les uns des autres. À Paris, c'est vraiment flagrant. C'est ce mélange de cultures et de gens qui me plaît vraiment.

C'est kiffant de partir « à la découverte de la ville » avec des amis. Un soir, je suis sorti avec des potes et on s'est retrouvés en galère car il n'y avait plus de métro, alors on a dû se démerder pour rentrer chez moi. On a fini par rentrer en trottinette électrique, c'était galère mais super drôle. C'est ça que j'aime dans Paris, on peut être en galère n'importe quand et s'en sortir.

Antoine, 18 ans
LYCÉEN, MORANCEZ

**J'AI VÉCU DANS
UNE PETITE COMMUNE
D'EURE-ET-LOIR AVANT
DE DÉBARQUER
À PARIS POUR MES
ÉTUDES SUPÉRIEURES.
LE RYTHME QUI
S'ACCÉLÈRE, LES GENS,
LES QUARTIERS...
TOUT EST DIFFÉRENT
ET ÇA ME PLAÎT !**

PARTIR POUR RÉALISER MON RÊVE



POUR MES ÉTUDES,
JE VAIS DEVOIR
QUITTER MON VILLAGE.
À REGRET. L'INCONNU
ET L'ANONYMAT
DE LA VILLE ME
FONT PEUR.

Je rêve de devenir animatrice en 2D/3D. Les héros de dessins animés ont inspiré des milliers d'enfants pour devenir ce qu'ils sont et je suis une de ces enfants. À vrai dire, les héros de fiction m'ont aidée à former une bonne partie de ma personnalité, de mon style, de mes goûts... De plus, faire vivre des personnages et des histoires imaginaires me permet de m'évader du quotidien et de la routine quand ils sont trop ennuyeux. C'est pourquoi je veux faire ce métier ! Le problème, c'est que tous ces personnages n'habitent pas en Auvergne mais plutôt dans les grandes villes.

Après le bac, je projette de faire un diplôme des métiers d'art et du design dans mon lycée de secteur, le lycée René Descartes, pour apprendre l'animation et ses ficelles. Le lycée n'est pas très loin de chez moi alors je pourrai rentrer tous les soirs. Mais si je ne peux pas intégrer cette formation, je devrai sûrement chercher une école d'animation privée avec un appartement pas loin. En fait, même si je réussis miraculeusement à finir mes études près de chez moi en passant toutes les sélections et sans changer de projet professionnel en cours de route, le métier de mes rêves reste un métier instable qui me poussera sûrement à me déplacer, à quitter ma région et mon village dans lesquels je suis pourtant si bien.

C'est tellement rassurant de se promener dans des rues familières, avec une vague de souvenirs d'enfance et de printemps pour seule compagnie. L'inconnu, ça fait peur. C'est comme une page blanche. On marche tout seul dans les rues qu'on ne connaît pas, sans souvenirs, et on doit en créer de nouveaux. Comme chez moi on est casaniers de génération en génération, l'idée de quitter le nid ne m'enchant pas vraiment. S'évader dans la tête avec des histoires et des personnages inventés, c'est simple. Partir dans la vraie vie, ça l'est moins.

Mais si c'est le prix à payer pour réaliser mon rêve, alors je m'en donnerai les moyens parce que j'ai besoin de faire mes preuves et d'aller jusqu'au bout afin de donner vie à mon univers et créer de nouveaux modèles plus actuels, plus développés et plus enrichissants pour les enfants de demain. Les héros de mon enfance et leurs mystères m'attendent là où j'irai.

Colline, 14 ans
COLLÉGIENNE, CHAURIAT

IL Y A PLUS D'ÉLÈVES DANS MON LYCÉE QUE D'HABITANTS DANS MON VILLAGE

L'ANNÉE DERNIÈRE,
JE SUIS ENTRÉE AU LYCÉE DE RAMBOUILLET.
POUR MOI, C'EST LA GRANDE VILLE !
ET CE NOUVEAU QUOTIDIEN ME REND
NOSTALGIQUE DE MON PETIT VILLAGE.

Depuis que je suis née, je vis dans un tout petit village de six cents habitants. Ma mère y habite depuis qu'elle a 4 ans et ma grand-mère y habite toujours. Souvent, les gens disent que c'est un « bled paumé » sans chercher à comprendre pourquoi on aime autant y vivre. Mon frère et moi, nous avons aussi envie d'y rester. C'est calme, c'est juste à côté de la forêt, tout le monde se connaît et dès qu'on sort, on croise forcément une connaissance ou un groupe d'enfants qui nous rappelle nos années de primaire.

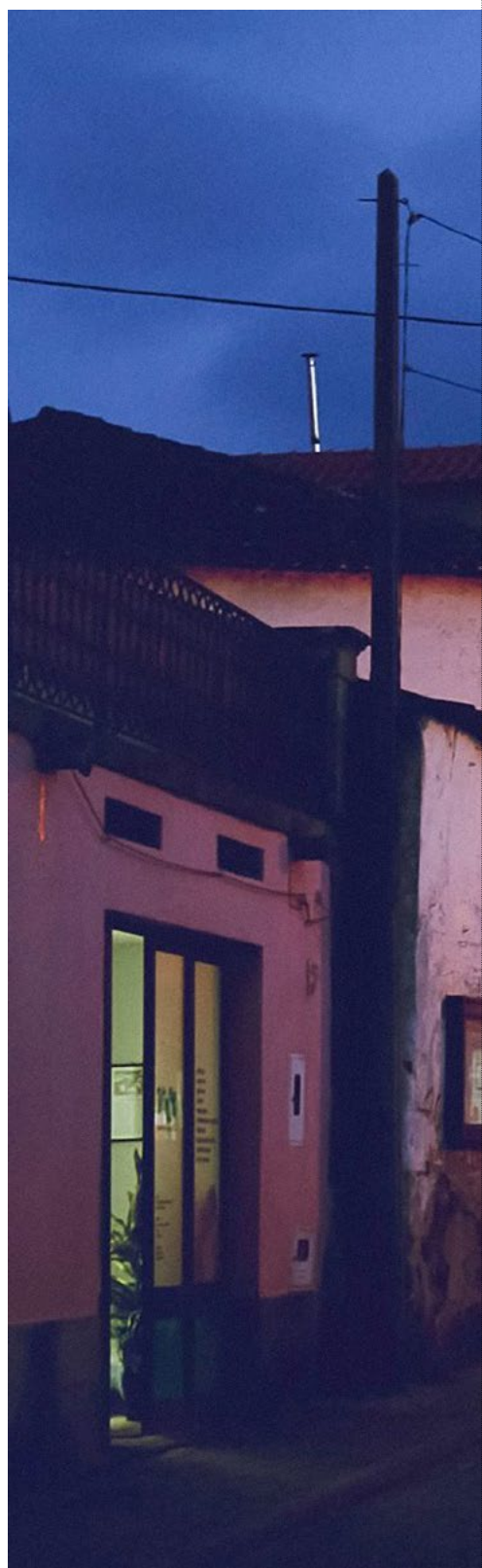
C'était un peu le même état d'esprit quand je suis allée dans mon collège à Saint-Arnoult. On se connaissait tous plus ou moins et, à l'époque, je ne me rendais pas compte de la chance que j'avais d'avoir tous mes amis réunis au même endroit tous les jours. J'avais vraiment envie de me lever le matin pour venir en cours. D'un autre côté, j'avais quand même hâte de découvrir le lycée de Rambouillet où ma mère, ma sœur et mon frère ont passé leur bac. Ils m'ont toujours dit que c'était les meilleures années de leur vie et étant très heureuse au collège, je m'attendais vraiment à quelque chose de génial.

C'EST IMPOSSIBLE DE CROISER DEUX FOIS LA MÊME PERSONNE DANS UNE JOURNÉE

C'est tout l'inverse qui s'est produit. Ce lycée est immense, comme la ville où il est situé, et c'est totalement impossible de croiser deux fois la même personne dans une journée. Il y a presque quatre fois le nombre d'habitants de mon village dans le lycée, et pourtant, je n'ai pas du tout fait de nouvelles rencontres... J'aime bien cet endroit, mais pas au quotidien. Il y a beaucoup de voitures, des bus de tous les côtés, le bruit du train en fond et des feux rouges. Le seul point positif, c'est que maintenant j'ai quarante-cinq minutes de bus pour venir et je peux écouter ma musique tranquillement ou croiser mes amis du collège.

C'est ce trajet qui sépare le village tranquille, où j'ai vécu de très bons moments, et la grande ville de mon immense lycée. Rambouillet est une toute petite ville par rapport à Paris, mais c'est énorme par rapport à mon village. J'espère faire de nouvelles rencontres l'année prochaine pour changer l'image que je me suis faite du lycée. La plupart des gens de ma classe viennent de Rambouillet et pensent que leur ville est la meilleure. Ils disent qu'ils s'ennuieraient dans un petit village, mais moi, c'est au lycée que je m'ennuie. Au final, j'ai l'impression que mon village, c'est ma maison, et que pour eux, c'est la grande ville qui est leur maison.

Clara, 15 ans
LYCÉENNE, PONTHÉVRARD







EN ARRIVANT AU LYCÉE AU CREUSOT, JE ME SUIS RENDU COMPTE QU'À AUTUN, J'ÉTAIS PISTÉE, ÉPIÉE. QUE CE SOIT PAR MA FAMILLE, MES AMIS OU PLUS LARGEMENT MON QUARTIER. QUITTER MA PETITE VILLE POUR ÉTUDIER M'A LIBÉRÉE.

Mon enfance à Autun ? C'était le feu ! Par contre, c'est devenu compliqué au niveau de l'orientation. Pour aller dans la filière que je voulais, j'ai dû quitter ma ville natale. Je voulais faire des études dans la mode ! Mais la section dans laquelle je voulais aller avait fermé depuis un an. J'ai dû aller ailleurs. Afin de faciliter les choses à mes parents, et aussi parce que je n'étais pas trop fan de l'internat, j'ai choisi une ville pas trop loin : Le Creusot. À environ une demie-heure d'Autun. Heureusement, il y avait un bus scolaire qui faisait les trajets jusqu'à mon lycée. Du coup, pas d'internat pour moi. Yes !

Nouvelles têtes, nouveaux comportements, il a fallu s'adapter. Je me suis rendu compte que venir d'une petite ville où tout le monde se connaît n'a pas que des avantages. Au collège, à Autun, je connaissais pratiquement tout le monde. Alors forcément, en arrivant au lycée dans une classe avec des gens venant de partout, j'ai stressé. Au fond de moi, je n'avais pas trop envie de changer de ville et j'avais peur de me retrouver seule.

Comme j'ai grandi dans un petit quartier, une petite ville, tous les gamins du quartier traînaient ensemble. À la sortie des cours, à partir du collège, on se rendait tous ensemble à la salle polyvalente. C'était le point de rendez-vous, là où tous les jeunes se retrouvaient. Et tout le monde se connaissait.



À AUTUN, JE SUIS PISTÉE !

Au Creusot, après les cours, je n'avais pas trop à me soucier d'avec qui je sortais. Une fille ou un garçon, ça n'étonnait pas grand monde. Alors qu'à Autun, sous prétexte que je suis une fille, je ne pouvais pas avoir de potes garçons. Une fois, je suis sortie avec mon frère. Le lendemain, beaucoup de gens de mon entourage sont venus vers moi en me disant que j'étais avec ce garçon alors qu'ils ne savaient même pas quel lien j'avais avec lui. Quand je traînais avec des potes en ville, ça arrivait souvent que mon père vienne ensuite vers moi en me disant que j'avais fait telle ou telle chose dans la journée, alors que je lui avais rien dit.

Autre exemple : mes études. Je n'étais même pas sûre de ce que je voulais faire que tout le monde était au courant, alors que je n'avais même pas encore parlé de ma décision à mes parents. Une fois, mon cousin est venu chez nous pour les vacances et comme il ne connaissait pas trop la ville, il m'a demandé de l'emmener. Le lendemain, des femmes sont allées voir ma mère pour lui dire qu'elles m'avaient vue avec un garçon alors qu'il s'agissait de son neveu !

Au Creusot, avec des gens que je ne connaissais pas, bizarrement, j'entendais beaucoup moins de choses à mon sujet. Je ne dis pas que plus personne ne parlait sur moi, mais au moins, ça n'arrivait pas à mes oreilles ou à celles de mes parents. Étudier dans une autre ville, ça m'a fait comprendre qu'à Autun, je suis pistée ! Alors qu'au Creusot, je suis incognito ! Libre tout simplement !

Layla, 21 ans

EN FORMATION, AUTUN

JE SUIS ENFIN INCOGNITO DANS MON LYCÉE

MI-RURAL, MI-URBAIN, JE SUIS UN « HOMME DU TRAIN »

EST-CE QUE JE SUIS
DE LA VILLE OU DE LA
CAMPAGNE ? EST-CE
QUE MA PLACE EST
DANS LES CHAMPS OU
DANS LES GRANDES
MÉTROPOLES ? JE
M'INTERROGE.



Régulièrement, je me suis demandé si j'étais de la campagne ou de la ville. Question facile me direz-vous ! Et pourtant, mon quotidien, comme celui d'autres jeunes de mon âge, rend la réponse à cette question plus compliquée qu'il n'y paraît. J'ai grandi et je vis actuellement chez mes parents dans une petite ville de Flandre intérieure répondant au doux nom flamand de « marais aux lièvres ». Il s'agit d'une ville, mais j'ai toujours eu l'impression d'être « de la campagne » : après tout, en dix minutes à vélo à partir du centre-ville, je peux tout de suite me retrouver au milieu des champs avec la campagne à perte de vue.

ÊTRE UN PETIT « ROBIN DES BOIS », ÇA SE PASSE SURTOUT EN VILLE DE NOS JOURS

L'autre jour, alors que je faisais mon footing, ça m'a frappé : aucun doute, cette route boueuse qui longe la ferme des parents d'un ami, où j'ai quelques-uns de mes meilleurs souvenirs d'enfance, c'est là que se trouve une partie de mes racines. Elles résident aussi dans ce bois sinistre plein de vestiges de la Seconde Guerre mondiale où j'aime courir. Mes racines, c'est enfin le petit village de ma grand-mère aux noms étranges pour le non-initié : Godewaersvelde, le « Roi du Potjevleesh »... Tout ça fait quand même très « rural » !

Et en même temps, ces dernières années, les expériences qui ont marqué ma vie sont reliées à la grande ville : durant mon année Erasmus à Münster en Allemagne ou durant mes études à Lille et à Nantes. J'ai passé l'essentiel de mon temps dans des métropoles, avec leur vie étudiante, le mélange de populations qu'on y trouve... Cette année, volontaire dans une association luttant contre les inégalités sociales et culturelles, je travaille même dans les quartiers populaires concernés par la « politique de la ville » : comme quoi, être un petit « Robin des bois », ça se passe surtout en ville de nos jours. Et c'est dans une grande ville de région parisienne que, comme beaucoup d'amis de mon âge, j'imagine devoir chercher du travail après mon volontariat.

LES CAHOTS DU TRAIN RYTHMENT MON EXISTENCE

Moitié rural, moitié urbain, j'ai parfois l'impression d'être un « homme du train ». Train que j'aime et déteste à la fois. Le train, c'est pour moi autant le signe que, financièrement, je dépends encore de mes parents, que le confortable moyen de transport qui me donne toute mon indépendance. Et durant les trente-cinq minutes de trajet, je vois défiler sous mes yeux le passage d'une facette à l'autre de mon identité, les villes ou les zones industrielles remplaçant progressivement les champs baignés par la brume matinale. Jour après jour, c'est d'ailleurs les cahots du train qui rythment mon existence : même autour d'un verre avec des amis, l'horaire du prochain train reste calé dans un coin de mon esprit et, bien vite, arrive le moment où je dois courir le prendre. J'espère bientôt habiter en ville, comme les « gens sans TER ». TER que j'aurais alors plaisir à prendre, de temps à autre, pour retourner voir les miens dans ma forêt de Sherwood flamande.

Benjamin, 22 ans
VOLONTAIRE EN SERVICE CIVIQUE, LILLE

MA PETITE VILLE JE L'AIME ET J'Y RETOURNERAI !

**J'AI GRANDI DANS LA ZUP
[ZONE À URBANISER
EN PRIORITÉ] D'AUTUN,
UNE VILLE DE 15 000 HABITANTS.
C'ÉTAIT L'ÉCLATE, ALORS QUE
DANS LE CENTRE...
C'ÉTAIT L'ENNUI TOTAL.
PUIS, LE QUARTIER A CHANGÉ...**

J'avais vraiment oublié Autun, jusqu'à ce qu'on déménage en centre-ville. J'ai trouvé ça fade : t'avais que de l'urbain et du vide. Niveau ambiance et environnement, la ZUP, c'était carrément plus convivial. On l'appelait Chicago nous ! Au quartier, la vie était belle, tu n'avais pas le temps de t'ennuyer. Il y avait beau y avoir du béton et des plages de bitume, il y avait de quoi se ressourcer : il y avait la nature.

Dès que tu rentrais dans la ZUP, tu voyais plein d'arbres, des hectares de zones vertes ! On faisait des cabanes dans les arbres, des grosses parties de cache-cache dans toute la ZUP, ou on sortait du quartier en vélo en mode aventure pour aller dans les patelins. Au centre-ville, quand je disais bonjour aux gens, j'avais un « bonjour » froid en retour, alors qu'au quartier on se disait « salam la famille » avec un grand sourire. Il n'y avait pas autant d'enfants dehors, les gamins marchaient en tenant la main de leurs parents, ils n'avaient pas l'air de s'amuser comme nous au quartier, livrés à nous-mêmes ! Du coup, je passais mon temps libre à retourner au quartier. J'adorais y aller car la nature était mêlée à la bonne ambiance de la ZUP.

**C'EST PAS SI NUL D'ÊTRE DANS UNE
« GROSSE CAMPAGNE »**

Mon regard a beaucoup changé en grandissant et en allant à l'école à Autun. On faisait les touristes : on allait dans des musées, à la cathédrale Saint-Lazare qui était dans nos livres d'histoire au collège, vers la Croix de la Libération... Je n'avais jamais remarqué ce patrimoine historique et artistique ! Finalement, Autun, ce n'est pas si fade... Et c'est pas si nul d'être dans une « grosse campagne ». J'entends que dans les grandes villes c'est « métro, boulot, dodo », mais je me dis que pour nous, c'est une chance d'habiter dans une ville aussi riche et aussi verte. Avec mon père et mes tantes, ou des familles du quartier avec qui on a grandi, on allait se promener dans la nature et dans la forêt. Aujourd'hui encore, ça me relaxe d'aller dans la nature, d'avoir du temps au calme.

Mais tout le monde ne pense pas comme ça : beaucoup de mes proches et de mes amis sont partis à Montceau, à Lyon, ou dans des villes du Sud. Ça m'a fait bizarre. Moi, je vais partir à Dijon faire mes études de médecine, mais ma ville va me manquer. Et quand je retourne au quartier, je ne vois plus les têtes connues. Ils ont détruit les tours où ma grand-mère habitait pour reconstruire un gros bâtiment de l'OPAC [aujourd'hui remplacé par les OPH, offices publics de l'habitat] horrible avec des bouts de bois et du plastique, et au-dessus des résidences. La ZUP s'est vidée, il y a quasiment dix fois moins de monde. Quand j'y retourne, je n'ai plus la même folie qu'avant car c'est devenu comme un désert. Les jeunes ne traînent plus là-bas.

Ce qui est bizarre et marrant à la fois, c'est que maintenant, quand tu n'as plus rien à faire, quand t'es une personne du quartier, on te propose : « Viens, on va en ville. » Ces changements, ça m'a un peu perturbée, je serai toujours nostalgique d'avant, mais je l'aime quand même bien cette petite ville et, quoi que je fasse après mes études, je reviendrai un jour habiter ici !

Mia, 18 ans
EN FORMATION, AUTUN

DANS UNE EXPLOITATION AGRICOLE,
TOUT EST UNE QUESTION DE
TRANSMISSION. QUAND J'AI CHOISI
DE FAIRE UN AUTRE MÉTIER, J'AI EU
L'IMPRESSION DE L'ABANDONNER.



LA FERME FAMILIALE, UN POIDS ET UNE FIERTÉ

Avoir des parents agriculteurs, c'est cool : on a du lait gratuit, on fait des tours de tracteur quand on veut, on a un grand espace de jeu à la campagne, on traite les vaches et on donne le biberon aux veaux qui viennent tout juste de naître... L'été, on fait la moisson du blé. Quand vient l'automne, c'est la saison des ensilages et des repas qui n'en finissent jamais, où on rigole. Mais ce n'est pas que ça.

J'ai toujours vu mes parents travailler jusqu'à s'en rendre malade, ne pas savoir comment ils allaient finir le mois, à quel prix le lait serait le mois prochain, se soucier d'un animal malade. Ils n'avaient jamais de week-end ou de journée de repos comme des personnes salariées. Seulement dix jours de vacances par an. C'est une petite ferme familiale, qui s'est développée au fil du temps. Il fallait faire constamment des investissements pour être aux normes et pour celui qui prendra la suite. Aujourd'hui, dans le troupeau, on peut compter en moyenne entre soixante-dix et quatre-vingts vaches, plus les génisses et les veaux.

LA VOIE DE MON FRÈRE EST TOUTE TRACÉE : REPRENDRE L'EXPLOITATION AGRICOLE

J'ai toujours aimé aider à la ferme mais cela n'a jamais été ma passion. Je ne m'y suis jamais plus intéressée que ça, je me suis toujours dit que je n'en ferai pas mon métier plus tard. Le domaine qui m'intéressait, c'était le social. À la fin de la troisième, je suis allée aux portes ouvertes d'un lycée qui proposait des formations dans le social. Le soir, j'en ai parlé à mes parents. Ma mère m'a écoutée. Mon père s'est vaguement intéressé... J'ai toujours eu l'habitude qu'il ne s'intéresse pas trop à nos études, mais pour moi là, c'était quelque chose d'important : mon avenir se décidait.

Le seul métier que mon père a connu c'est le métier d'agriculteur, c'est ce qu'il a fait toute sa vie et me voir me destiner à un métier qu'il ne connaissait pas, c'était quelque chose de nouveau. Autant pour moi que pour lui. Je lui en ai un peu voulu, pendant longtemps, de ne pas me soutenir autant que je l'aurais aimé.

Pour mon frère, la question ne se posait même pas. Il voulait faire des études dans l'agriculture, sa voie était toute tracée : il devait reprendre l'exploitation agricole et être la quatrième génération de la famille dans cette ferme. C'est une fierté de transmettre son exploitation. Ses études, c'était le sujet de discussion à table le soir. Moi, je n'existais plus, j'étais toujours aussi perdue dans mes choix, dans ce que je voulais faire. Cela me blessait énormément.

Finalement, j'ai fait un bac pro SPVL [service de proximité et vie locale], destiné aux métiers du social. J'ai rencontré des personnes formidables qui ont su m'intégrer, j'ai aussi pris une énorme confiance en moi et j'ai surtout trouvé ma voie, celle dans laquelle je veux travailler plus tard.

JE REVIENDRAI TOUJOURS AUX SOURCES, J'Y SUIS ACCROCHÉE

Aujourd'hui, je suis en BTS et mon père s'intéresse un peu plus à ce que je fais. Je sais qu'il ne me le dira pas mais je sais qu'au fond de lui, il est fier de ce que j'ai pu accomplir, que j'ai trouvé une passion en quelque sorte. Il n'est pas autant intéressé que je pourrais l'espérer mais nous arrivons quand même à avoir des débats sur certains sujets, à ne pas être d'accord et à en discuter.

Je continue toujours à aller à la ferme quand ils ont besoin, pour les transferts de vaches, pour faire la traite ou même par plaisir. Mon frère a fini ses études, il travaille avec mes parents tout son temps libre, tous les week-ends. Mes parents comptent sur lui. C'est la fierté de mon grand-père, la relève. Grâce à lui, la ferme reste dans la famille. Moi, je vois bien que ce que je fais, ça ne va pas les aider autant. Je ne suis pas là autant que lui, et je ne sais faire que les choses basiques.

Mais même si je ne me dirige pas vers ce milieu-là, j'aurai toujours une part de moi qui restera accrochée, j'aime vivre à la campagne, avoir des champs et des vaches autour de moi. Je pense que je reviendrai toujours aux sources, comme on dit. Je suis très fière du métier de mes parents, c'est un des plus beaux métiers qui puisse exister.

Ludivine, 21 ans

ÉTUDIANTE, BREST

Fille d'une fonctionnaire administrative (catégorie C) et d'un mécanicien, petite-fille d'agriculteurs d'un côté, et de patrons de bistrot dans un coin perdu de l'autre. Soeur d'un ouvrier dans une des dernières usines de notre campagne. Quand mes parents m'ont montré mon arbre généalogique : surprise ! Ou pas... Il remonte jusqu'à la Révolution française de 1789 et tous mes ancêtres sont... laboureurs !

Voilà mon héritage social : des siècles de femmes au foyer, fermières, qui se sont occupées de l'habitation, de la ferme et des enfants ; et des hommes serfs qui, au fur et à mesure des générations, sont devenus propriétaires des terres qu'ils cultivaient depuis des lustres. Avec la génération de mes grand-parents et parents s'amorce le virage vers une société plus orientée vers le service et le commerce.

Et moi, là-dedans ? J'ai travaillé comme sous-fifre chez un sous-traitant d'un grand groupe, puis dans la fonction publique, et me voilà maintenant salariée d'une association. Ça détonne dans la famille !

PROLO ET BOBO, ENTRE VILLE ET CAMPAGNE... JE SUIS UNE MÉTISSE SOCIALE

L'IDÉE D'UN RETOUR À LA TERRE RESTE PRÉSENTE

Originaire de la campagne profonde, fille de prolos ayant grandi dans une ferme, j'habite désormais dans une grande ville. Ce n'était pas gagné d'avance, mais maintenant je me dis que j'y suis bien : j'ai des habitudes de vie complètement urbaines et bobos, je suis une inconditionnelle des transports en commun et passe beaucoup de temps devant des écrans. Pourtant, l'idée d'un retour à la terre reste présente : la vie au grand air. La vie entourée par des animaux. La vie d'auto suffisance alimentaire. Mais aussi, les douze mille bornes à se farcir en voiture dès que l'on a besoin de quelque chose d'autre, les maladies et les morts d'animaux, et le travail dehors qu'il vente, pleuve ou neige.

Ce qui m'interroge là-dedans, c'est que je me sens comme une métisse... sociale. Les métisses se trouvent parfois coincés entre deux cultures, appartenant à la fois à l'une et l'autre, et à la fois à aucune des deux. Et bien moi, c'est souvent pareil ! Urbaine ou rurale ? Prolo ou bobo ? Les deux à la fois, ou aucun ?

Mélissa, 25 ans
SALARIÉE, GRENOBLE

**J'HABITE DANS UNE GRANDE
VILLE, ET ENTRE L'UNIVERS
QUI M'ENTOURE, QUE L'ON
PEUT QUALIFIER DE BOBO,
ET MON ATTACHEMENT À LA
VIE AU GRAND AIR, JE ME SENS
PARTAGÉE...**

VIVRE À LA CAMPAGNE,
ÇA SE DÉFEND !



ON EST FIÈRES DE NOTRE CAMPAGNE !

VIVRE À LA
CAMPAGNE, ON NE
L'A PAS CHOISI. ET
FRANCHEMENT, MÊME
SI C'EST LA GALÈRE
POUR (BIEN) CAPTER
LE WIFI, CETTE VIE DE
VILLAGE N'A PAS QUE
DES INCONVÉNIENTS,
LOIN DE LÀ...

La campagne, un endroit calme, paisible, loin des problèmes, de la pollution... Oui, mais ça, c'est la vision des adultes ! À 17 ans, nous n'avons pas du tout le même point de vue que les adultes. D'abord, être éloigné de tout n'est pas vraiment un avantage, c'est même un problème au quotidien. Tout ce qu'on souhaite, c'est sortir avec des amis, faire les magasins, rencontrer des gens, etc. Mais comment faire lorsque l'on doit parcourir au minimum vingt kilomètres pour avoir accès à un centre commercial, ou tout simplement à un endroit fréquenté par des jeunes de notre âge ? Alors, il faut trouver une alternative. Notre solution : les fameux réseaux sociaux ! Mais là encore, nous rencontrons deux problèmes : les parents et le Wifi.

ON A JUSTE ENVIE DE LEUR BALANCER UNE VACHE À LA FIGURE !

Aux parents qui râlent parce que nous sommes connectés à longueur de journée, on a envie de leur répondre : « VOUS avez choisi de vivre à la campagne, ON fait ce qu'on peut avec ce qu'on a ! » Mais bon, le jour où nos parents nous écouteront n'est pas arrivé...

Pour le Wifi, c'est la même chose : il est très dur de le capter ! Alors nous, les ados, on se retrouve sans connexion aux réseaux, et les journées sont longues. Nos dimanches, on ne se voit pas les passer en jouant aux cartes comme nos grands-parents, vous comprenez ? Et puis, en tant que « génération films et séries », nos idéaux sont assez différents de ceux de nos parents. Ce qu'on veut, nous, ce sont les grandes villes « bourgeoises », les grandes rues, les grands magasins, tout ce qu'il y a de grand ! Sauf les prés... Finalement, la chose que l'on n'aime pas, et même, que nous ne supportons pas, ce sont les « Euh... quoi ? Elle existe cette ville ? » Quand les gens ne connaissent pas notre village et qu'ils font cette tête de pitié que l'on connaît tous, on a juste envie de leur balancer une vache à la figure !

ON ADORE : UN TOUT PETIT PEU DE NEIGE ET HOP... PAS DE BUS !

Tout d'abord, ce qu'on adore, c'est justement le peu de transports publics. Par exemple, en hiver, un tout petit peu de neige et hop... pas de bus ! Une ou deux heures de cours dans la journée ? Ce n'est pas rentable de faire la route pour si peu, et hop... pas de cours.

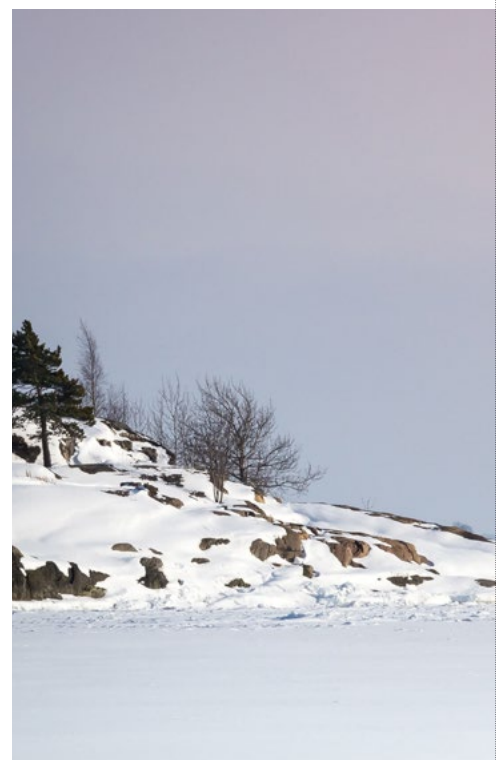
Et puis, certes, ne pas avoir de voisins, c'est gênant quand on s'ennuie, mais dès que l'on veut faire une soirée ou mettre la musique un peu plus fort avec nos copains, ou même se disputer avec nos frères et sœurs : No problem ! On peut faire autant de bruit que l'on veut, ce ne sont quand même pas les vaches et les chevaux qui vont venir crier à la porte !

Quand un ami qui vient d'une grande ville tousse beaucoup, nous, on peut se vanter d'être en parfaite santé. La pollution les rend fragiles, eh bien nous, on ne connaît pas la pollution !

Et puis, en tant que jeunes ados romantiques, les prés fleuris, les cours d'eau, le ciel bleu sans nuages de pollution, on adore !

Il y a aussi quelque chose que nous aimons particulièrement : pouvoir cueillir dans notre jardin les fruits de saison, bien sucrés. Tout ce que peuvent cueillir les citadins, ce sont des sachets dans des arbres sombres et gris...

Clothilde et Louise, 17 ans
LYCÉENNES, NORD-PAS-DE-CALAIS



DEPUIS L'AFGHANISTAN, D'UNE CAMPAGNE À L'AUTRE...

**ARRIVÉ EN FRANCE IL Y A
QUATRE ANS, J'AI EMMÉNAGÉ
À LA CAMPAGNE. JE VIVAIS
DÉJÀ À LA CAMPAGNE
EN AFGHANISTAN SAUF
QUE LÀ-BAS, IL Y AVAIT
LA GUERRE...**

Je suis né en Afghanistan. Je suis arrivé en France en novembre 2015 après un long voyage d'un an qui m'a fait passer par le Pakistan, l'Iran, la Turquie, l'Europe de l'Est et l'Allemagne. Le voyage, c'était très dur : se faire tirer dessus, n'avoir rien à manger ou à boire, des voleurs partout... Quand je suis enfin arrivé à Paris, à la gare du Nord, c'est comme si j'étais né de nouveau.

Après le tour du monde, j'ai fait le tour de la capitale : 17e, 18e, 10e, Seine-Saint-Denis... J'ai vécu dans tous les arrondissements. Au bout de trois ans et demi, j'ai intégré le centre de formation Le Nôtre, à Sonchamp, dans les Yvelines. Enfin je quittais Paris ! J'étais fatigué de la grande ville. La campagne, ça me plaît trop. Ici, c'est calme. Les gens sont gentils. C'est tranquille, j'ai pu me reposer. J'ai vu beaucoup d'animaux, des sangliers, des moutons, des chevaux. Mais ce qui est compliqué ici, c'est qu'il n'y a rien à faire pendant les vacances et que je ne peux pas encore travailler à cause des papiers. En Afghanistan aussi j'habitais à la campagne. C'est le même mot, mais ce n'est pas tout à fait la même chose !

LÀ-BAS, TU NE PEUX PAS SORTIR DE CHEZ TOI CAR C'EST LA GUERRE

La campagne en Afghanistan, ce n'est pas calme comme ici. C'est bruyant, soit à cause de la guerre, soit à cause des conflits entre les voisins, ou en raison des voleurs (parfois, ils viennent voler des pastèques). La vie n'est pas la même ici et là-bas. Ici, tu fais ce que tu veux, tu prends tes décisions tout seul. Là-bas, tu ne peux pas sortir de chez toi la nuit, car c'est la guerre. Et si tu le fais, tu te fais tirer dessus. Il n'y a pas l'école, ou pas tout le temps. Souvent, le professeur est absent parce que les policiers se servent de l'école pour surveiller le quartier. Ils protègent les gens des talibans et quand les deux clans se tirent dessus, ils peuvent tuer des civils.

Le village est entouré de montagnes. Tout en haut de la montagne, il y a un commissariat installé qui surveille tous les villages. C'est très dangereux, beaucoup de mes amis sont morts. Même moi, quand j'étais adolescent, j'ai été obligé d'utiliser des armes. Ce sont des mauvais souvenirs et, aujourd'hui, j'aimerais oublier ce moment en m'engageant pour la France, dans l'armée. Je ne retournerai jamais dans la campagne en Afghanistan. Par contre, c'est à la campagne que je vais m'installer en France.

Habibullah, 19 ans
ÉTUDIANT, SONCHAMP



JE SUIS DE LA FAMILLE DES « MOINS »

EN REJOIGNANT LES GILETS
JAUNES SUR LES RONDS-POINTS,
J'AI LUTTÉ POUR NOS DROITS
À NOUS, LES « MOINS ».
ON S'EST BATTUS...
MAIS ON NE NOUS A PAS
PLUS ÉCOUTÉS.





Moi, j'appartiens à la famille des « moins ». Les moins bien logés, les moins souvent propriétaires, les moins luxueux, les moins bien soignés, les moins parfumés, les moins bien rasés, les moins bien habillés, et surtout les moins écoutés.

On s'est mis en colère, nous, les moins. Parce que tout le monde nous répétait en boucle qu'on était les plus polluants. Les plus fainéants, les plus responsables, les plus profiteurs. Mais qui prend l'avion pour partir en vacances ? Qui se lève à 6 heures du mat pour gagner quelques centaines d'euros par mois ? Qui répare cinquante fois sa voiture, son téléphone ou sa machine à laver plutôt que d'en changer ?

Ce sont les « moins », ceux qui ont moins, qui font ça. Et pour la première fois de ma vie, avec les Gilets jaunes, j'ai senti une faille qui s'agrandissait. Un moment où les « moins » allaient pour une fois pouvoir s'additionner. C'est pour ça que j'ai rejoint un rond-point. Celui du Brézet à Clermont.

La première fois, je suis passé devant en moto. Je suis allé voir, me poser au coin du feu. Tous ces gens qui discutaient, c'était génial. Ça faisait tellement longtemps qu'on les attendait. J'avais l'impression d'être à l'heure. Je tenais le bon train. J'étais sûr qu'on allait faire un truc. Que nous les « moins » on allait se faire entendre. Que j'allais récupérer quelques miettes d'euros, un peu plus de dignité. Ce n'était pas la révolution, j'attendais des petites choses qui pouvaient me changer la vie. Arrêter d'être sans cesse en alerte pour ne pas laisser passer l'occasion d'un petit boulot qui fera rentrer un peu de sous. Respirer. En fait, sur le rond-point, je voulais respirer et profiter un peu.

MOINS PAR MOINS, ÇA FAIT PLUS, NON ?

J'ai même rejoint le blocage de la raffinerie de Cournon. Trois nuits à tout bloquer et à espérer. On échangeait. Il y avait plein de gens qui venaient de tellement d'endroits différents que c'était enrichissant. Je suis même monté à Paris pour des manifs. Une fois en moto, deux fois en covoiturage. C'est dire, parce que Paris d'habitude j'y vais une fois par an à peine. Là, c'était trois allers-retours en un mois et demi. Je ne voyais pas la même chose à la télé et dans la rue. Toutes les caméras regardaient 50 personnes et en oubliaient 10 000.

Peu à peu, j'ai perdu l'énergie, l'envie de continuer le mouvement. J'ai compris qu'à part prendre des coups de bâton et respirer de la lacrymogène on avait rien à espérer. J'ai arrêté de manifester, mais je n'ai pas perdu mes convictions.

Je pensais que tous les « moins » ensemble arriveraient à se faire entendre. À être écoutés. À l'école, j'avais appris une formule qui disait « moins par moins ça fait plus ». Sur ce coup-là, ça ne s'est pas vérifié. On est toujours les moins écoutés.

Gabriel, 29 ans

SALARIÉ, BILLOM

MES PARENTS ET MA CAMPAGNE M'ONT RENDUE ÉCOLO

TRÈS TÔT, J'AI SU QU'UN MODE DE VIE
RESPECTUEUX DE L'ENVIRONNEMENT
ET ANCRÉ DANS SON TERRITOIRE
ÉTAIT POSSIBLE.

ALORS, LES VALEURS QUE MES
PARENTS ÉCOLOS M'ONT TRANSMISES,
JE LES DÉFENDS À MON TOUR.

Depuis toute petite, mes parents m'ont transmis l'impression d'une urgence écologique. J'ai grandi dans le Lot-et-Garonne. Mes parents sont plutôt écolos et connus dans la région pour ça. Plus jeune, j'étais un peu vue comme une fille de babas cool, on ne savait pas trop encore ce qu'était l'écologie. J'ai grandi dans une maison à économie d'énergie : on n'a jamais payé de facture d'électricité ou d'eau. On avait des panneaux et des batteries solaires. C'est maintenant plutôt accepté – on en fait même des champs – mais à l'époque, ce n'était pas très répandu. En fait, j'ai grandi avec l'énergie du soleil ! L'eau venait d'une source dans notre forêt. J'ai su très tôt qu'il était possible d'avoir un autre mode de vie énergétique.

À l'époque, mon père était engagé dans un parti écolo. Des luttes internes l'ont poussé à en sortir mais il a collaboré avec quelques conseillers environnementaux et il a bossé dans l'associatif contre le nucléaire. Depuis toute petite, mes parents m'ont trimballée dans toutes les manifestations écolos de la région donc... j'ai plein de souvenirs de manifestations, d'assemblées générales. Ça m'a donné un bagage militant ! Quand j'étais petite, j'ai vu ces portraits d'enfants déformés par Tchernobyl et j'ai toujours trouvé qu'il y avait un écart entre les discours des politiques et l'usage fait de cette énergie. En tant que jeune, je me vois mal faire grandir une jeunesse dans le système écologique tel qu'il est. Je vois que la France est encore une puissance qui repose sur le nucléaire et je regarde les infos, j'ai vu ce qui se passe à Fukushima...

À PARIS, ON SURPRODUIT ! IL Y A UN TRUC QUI CLOCHE

Mais il n'y a pas que mes parents qui m'ont donné une conscience écologique, c'est aussi toute une éducation ! J'ai grandi dans une petite école avec cette notion de nature. J'ai travaillé dans les champs jusqu'à mes 17 ans et, à l'école, on avait toujours des activités vertes. J'ai grandi au milieu de la nature. Littéralement, puisque j'ai grandi au milieu de quatre hectares de forêt ! J'ai besoin de nature et j'estime que l'humain en a besoin. Et puis le Lot-et-Garonne est le premier département bio de France : c'est là que les agriculteurs sont en premier passés au bio. L'écologie est aussi un enjeu de santé quand on voit tous les cancers qui se déclarent, la malbouffe...

Pour me faire des sous, j'ai travaillé tous les étés de mes 14 à mes 17 ans dans des champs cultivés en bio. J'ai vu que le bio, c'était du boulot : quand on ne met pas de Roundup, il faut bêcher, arracher les mauvaises herbes ! Et puis j'ai assisté à tout le cycle de production alimentaire. Quand j'ai atterri à Paris – parce que je suis vraiment une campagnarde à la base –, j'ai vu tous ces supermarchés et... la population est certes supérieure, mais on surproduit ! Il y a un truc qui cloche.

En venant de ma campagne, j'ai vu ce qu'on peut produire à échelle humaine. Ce que j'ai fait pendant mon adolescence, à l'échelle régionale. Il faut revenir au local pour une logique énergétique dans la consommation. En fait, je me définis clairement comme décroissante !

Fanny, 26 ans

SALARIÉE, PARIS





JE MANIFESTE POUR LE CLIMAT ET POUR MA CAMPAGNE

DANS MON VILLAGE
EN CENTRE-VAL DE LOIRE,
JE ME SENS PROCHE DE LA NATURE.
MAIS J'AI REMARQUÉ QUE LA
PROTECTION DE LA PLANÈTE
N'EST PAS UNE PRIORITÉ
POUR MES POTES DE LYCÉE.
ÇA M'ÉNERVE, MAIS ÇA NE
M'EMPÊCHE PAS D'AGIR.

C'était une première pour moi : j'ai participé à une manifestation pour le climat dans ma ville. D'habitude, il n'y a pas trop de manifestations ici, et encore moins étudiantes. La ville est assez petite : Bourges dans le Cher. Du coup, c'était d'autant plus impressionnant parce que nous devions être une centaine. À l'échelle de Bourges, c'est déjà pas mal. C'est sans doute parce que j'ai grandi à la campagne que ce sujet me touche énormément. Ce n'est pas parce qu'on vit à côté d'un champ qu'on va voir les vaches tous les jours ! Mais quand on habite à la campagne, on est proche de la nature, on sent qu'il faut la protéger.

LA SAUVEGARDE DE LA PLANÈTE PASSE PAR DES PETITS GESTES

Quand j'étais petite, je passais beaucoup de temps en forêt. Aujourd'hui, quand je rentre des cours, j'apprécie d'aller promener le chien dans la campagne avec ma mère. Nous avons un grand jardin, nous y faisons pousser un maximum de légumes. Nous trions les déchets, nous avons un compost et des oies dans la cour pour les déchets alimentaires. Bon, on n'est pas parfait : on n'est pas les derniers à manger des cordons bleus tout faits ! Mais la sauvegarde de la planète passe par des petits gestes quotidiens que chacun peut appliquer, comme éteindre la lumière en sortant d'une pièce, ne pas faire couler l'eau pendant qu'on se savonne ou se brosse les dents, privilégier le vélo ou les transports collectifs à la voiture pour les trajets, qu'ils soient courts ou longs.

C'est vrai que quand tu habites à la campagne, ce n'est pas évident pour le transport. Pour aller tous les jours au lycée, il faut prendre la voiture. Il n'y a pas de bus partout. La solution pour le climat, ce n'est pas d'interdire la voiture, mais en ville, d'investir dans des systèmes comme le vélo en libre-service. Ce serait bien d'en avoir à Bourges. Parfois, quand je prends le bus, j'ai l'impression de faire tout un détour pour arriver à destination ; en vélo, j'irais plus vite et ça polluerait moins !

POUVOIR ENCORE RAMASSER DES CHAMPIGNONS

Ce que je trouve dommage, c'est que dans mon lycée, j'ai le sentiment que les gens s'en fichent. Il y a bien une sensibilisation au niveau du gaspillage alimentaire : un bac transparent a été installé pour y mettre le pain non consommé ; il y a un seuil tracé sur le bac, à trois kilogrammes. Il est censé inciter les lycéens à prendre moins de pain en début de repas pour ne pas le jeter ensuite. Mais je ne suis pas sûre que ça suffise !

Quand j'en discute avec mes amis, beaucoup se questionnent sur notre avenir et s'inquiètent même pour notre présent, avec l'augmentation de la fréquence des catastrophes naturelles. Quand je serai adulte, après des études peut-être dans une grande ville, je veux pouvoir m'installer à la campagne à nouveau, avec ma famille, sensibiliser mes enfants à la protection de la nature, répéter ces gestes faits aujourd'hui avec ma mère. Et encore pouvoir aller ramasser des champignons...

Windy, 18 ans

LYCÉENNE, MENETOU-SALON

JE ME SUIS BATTUE CONTRE LA FERMETURE DE MON COLLÈGE

**APRÈS L'ANNONCE DE LA FERMETURE
DE MON COLLÈGE DANS LA SOMME,
J'AI MANIFESTÉ POUR LA PREMIÈRE
FOIS. C'EST MA DEUXIÈME MAISON,
J'Y AI TOUS MES SOUVENIRS...
ET NOTRE MOBILISATION A PAYÉ !**

Un collège qui ferme, c'est un monde qui s'écroule. Et c'est ce qui aurait pu arriver au mien. Quand le conseil départemental a annoncé la fermeture prochaine de trois collèges dans la Somme dont celui où j'étudie, pourtant classé en REP+ [réseaux d'éducation prioritaire], avec les profs, on s'est mobilisés, on a lutté, on a manifesté. Les raisons invoquées ? Une « nécessité de restructuration » et un besoin de faire des économies. Je comprends que c'est juste pour l'argent, quel égoïsme !

Pour moi, la fermeture du collège rimait surtout avec la fin de l'adolescence et de l'innocence. C'était aussi perdre ce que je considère être ma deuxième maison. Car mon collège, c'est l'endroit où je passe le plus de temps. C'est là où j'ai eu mes plus grands fous rires, c'est là que sont tous mes potes, c'est là que j'ai rencontré ma meilleure amie. Je craignais qu'on soit tous séparés et envoyés dans différents établissements scolaires. Le collège le plus proche, c'est Jean-Marc Laurent, à deux kilomètres.

LES GENS DISENT QU'À GUY MARESCHAL, ON EST DES « CASSOS »

Le collège, c'est aussi un lieu de découvertes : le carnet de liaison, la permanence, les exclusions de cours, les nouvelles matières comme l'espagnol ou la physique-chimie, et puis le téléphone portable, les réseaux sociaux, la mixité, la mode.

Le collège, c'est un endroit rempli de souvenirs. Pour nous, mais aussi pour nos aînés. Ouvert depuis les années 1980, mon collège, Guy Mareschal à Amiens, en aura vu passer des générations d'élèves parmi les habitants du quartier. Dans ma famille, ce sont mes grandes sœurs qui m'y ont précédée. Alors à l'annonce de sa fermeture, tout le monde s'est inquiété.

Élèves, profs, parents, tous ensemble, on a scandé des slogans en marchant dans les rues de la ville. On s'est donnés à fond, ça se voyait que tout le monde tenait à ce collège, ça faisait chaud au cœur. J'étais aux côtés de ma mère. Je me souviens qu'il y avait aussi plein de journalistes avec leurs caméras, leurs micros et leurs carnets.

C'était mes toutes premières manifs, la première fois que je me battais pour quelque chose qui comptait vraiment à mes yeux. J'étais déterminée. À l'extérieur, les gens disent qu'à Guy Mareschal, on est des « cassos ». Ils pensent que parce qu'on vient d'un quartier, on est forcément mal éduqués. Alors que c'est faux et on voulait leur prouver le contraire.

UNE PREMIÈRE VICTOIRE !

Et notre mobilisation a payé ! Le président du conseil départemental a fini par annoncer le report de la fermeture des trois collèges. C'est une première victoire mais s'il le faut, on manifestera à nouveau.

Je suis fière d'avoir participé à ce que le collège ne ferme pas. Car quand on change de collège, on ne connaît pas le nouvel établissement, ni les profs, ni les autres élèves. On perd toutes ses références et ses habitudes, on a tout à reconstruire. Dans le quartier, voir un établissement scolaire où étudient plus de 380 élèves mettre la clé sous la porte aurait été une véritable catastrophe.

Aziza, 14 ans

COLLÉGIENNE, AMIENS



**J'AI ENCHAÎNÉ LES MÉTIERS
DANS LE WEB SANS QUE ÇA
M'INTÉRESSE VRAIMENT.
C'EST EN FAISANT DU
WWOOFING QUE J'AI
TROUVÉ MA VOCATION,
DANS L'AGRICULTURE BIO.**

Il y a quelques mois encore, j'étais consultante dans une société de services, en mission en tant que product owner dans une entreprise d'expertise en assurance. Aujourd'hui, je quitte mon CDI à Paris pour faire du maraîchage. Si on m'avait dit que j'en serais là quand j'avais 15 ans, alors que je n'avais absolument aucune idée de ce que je voulais faire comme métier « plus tard », je ne l'aurais pas cru !

Je n'ai pas choisi mes études ou mon métier par passion. Je n'ai jamais eu de vocation. À chaque fois que je devais faire un choix dans mon orientation, je ne me faisais pas confiance et je pensais naïvement que les adultes savaient mieux que moi.

J'AI LÂCHÉ MON CDI À PARIS POUR FAIRE DU MARAÎCHAGE

MON SEUL OBJECTIF ÉTAIT D'ÊTRE INDÉPENDANTE AVEC UN SALAIRE

Je suis entrée en prépa littéraire avec mon bac mention très bien en poche sans savoir ce que je faisais là. Je n'avais aucune ambition, je ne briguais pas les grandes écoles, je faisais tâche ! Je suis partie au bout d'un mois pour m'inscrire à la fac de Reims, en licence d'anglais. Après ma licence, vu que je ne savais toujours pas quoi faire, je me suis inscrite en master recherche. Je ne m'y sentais pas à ma place. Du coup, j'ai laissé tomber pour faire un master pro dans les métiers du web. Après mon stage de fin d'études et un an au Canada, j'ai eu une opportunité dans la start-up où j'avais fait mon stage à Paris, d'abord en CDD puis en CDI. C'est comme ça que j'ai atterri dans le web.

À la rentrée 2012, j'ai commencé ma carrière en tant qu'éditrice de contenus, puis je suis passée chef de projet éditorial. Le secteur était porteur, alors je me suis dit : « Pourquoi pas ? » Il fallait bien que je bosse pour gagner ma vie. J'avais arrêté de chercher la passion : mon seul objectif était d'être indépendante, d'avoir un travail, un salaire.

**EN THÉORIE, J'AVAIS UNE VIE
« BIEN COMME IL FAUT »**

Au début, j'étais ultra motivée. J'avais envie de faire mes preuves, d'être douée dans mon travail. J'avais surtout besoin de reconnaissance. J'étais fière d'évoluer dans un milieu innovant et de participer à quelque chose qui semblait important. Après deux ans dans l'éditorial, et pas mal de conflits avec mes deux managers, j'avais envie d'autre chose. J'ai suivi deux formations en parallèle de mon temps plein pour décrocher un poste de chef de projet informatique en interne. J'ai vraiment cru que j'avais trouvé LE métier qui me correspondait. Mais l'ambiance de la boîte a beaucoup changé et j'ai fini par en avoir marre. J'ai posé ma démission en 2016 pour intégrer une boîte de consulting.

Partout le même constat : l'organisation des équipes est catastrophique, les budgets sont dilapidés dans des projets mal étudiés, et la majorité des managers n'ont aucune qualité humaine. Certaines boîtes veulent se donner une image jeune, faire comme s'il n'y avait plus de hiérarchie, ils mettent un babyfoot dans la salle de pause et pensent que ça suffit à rendre les salariés heureux de venir bosser ! En réalité, c'est un vernis, il y a toujours aussi peu de place pour l'écoute, l'empathie, le droit à l'erreur ou la transparence.

Fin 2017, j'ai cherché un poste similaire dans des boîtes plus en accord avec ces valeurs. J'ai décroché quelques entretiens, dont un dans une boîte de développement durable, avant de découvrir qu'elle avait été rachetée par Total ! Je n'en pouvais plus de cette hypocrisie. Tout ça a questionné ma motivation profonde, et surtout le sens de mon travail. Passer des heures en réunion pour développer une énième application me semblait soudain complètement ridicule. J'étais malheureuse, alors qu'en théorie j'avais une vie « bien comme il faut ». Ça a été long de sortir de ça.

**JE CAUTIONNAIS TOUT
CE QUI ALLAIT DE TRAVERS
DANS LA SOCIÉTÉ**

Mes valeurs et ma personnalité cadraient de moins en moins avec ma vie professionnelle. Déjà, en 2013, quand les médias ont parlé des perturbateurs endocriniens présents dans les cosmétiques, j'ai commencé à m'interroger. Je me suis intéressée aux produits bio. C'était comme tirer le fil d'une pelote : j'ai regardé des documentaires sur la santé (Cholestérol, le grand bluff), l'alimentation (Cowspiracy), l'environnement (Plastique, la grande intoxic), les dérives de la mondialisation (Nestlé et le business de l'eau en bouteille),



la finance (Les gangsters de la finance)... J'ai pris conscience que je cautionnais tout ce qui allait de travers dans la société. Non seulement mon job n'était pas indispensable, mais en plus il faisait partie d'un système qui broie les individus pour enrichir une poignée d'autres.

J'ai changé entièrement ma manière de consommer, de me nourrir. Avant, j'achetais des trucs sans me poser de questions, comme la majorité. Je suis devenue végétarienne, j'ai privilégié les produits non transformés, le bio, le local, de saison. Bref, je suis devenue ce qu'on appelle une écolo ! Une amie m'a entraînée dans un cercle zéro déchet. Je sentais que la nourriture était une des questions centrales qui m'animait : comment bien nourrir les gens tout en respectant la nature ?

Dans les reportages que je visionnais, il y avait des témoignages de gens qui s'étaient reconvertis ou qui avaient tout quitté pour vivre une vie plus résiliente, en accord avec la nature, comme dans « Le champ des possibles ». En voyant ça, j'avais des étoiles dans les yeux. Je ne me souviens plus quand ni comment j'ai entendu parler du wwoofing, qui consiste à aller travailler bénévolement dans une ferme en échange du gîte et du couvert. Mais j'ai su que je voulais essayer. En juillet 2017, j'ai posé des vacances et je suis partie deux semaines en Ardèche chez un couple qui avait un éco-camping et un potager en permaculture. J'ai découvert une façon de vivre complètement différente de la mienne, ça m'a vraiment bousculée dans mes certitudes.

EN WWOOFING CHEZ UN MARAÎCHER BIO, J'AI EU LA CONVICTION PROFONDE QUE J'ÉTAIS AU BON ENDROIT

L'idée de changer de vie me séduisait de plus en plus, mais je n'étais pas prête. L'année suivante, en septembre 2018, je suis partie deux semaines chez un maraîcher bio en Normandie et là, je me suis prise une grosse claque. Pour la première fois, j'ai eu la conviction profonde que j'étais au bon endroit, à faire quelque chose qui avait du sens pour moi. J'ai pris la décision de quitter mon travail dans le train qui me ramenait à Saint-Lazare.

Maintenant, j'ai envie d'apprendre à nourrir les gens. Au sens littéral, produire de la nourriture pour donner à manger, mais aussi nourrir l'âme. La nourriture psychologique est aussi importante que la nourriture physique. Je veux que mon projet reflète ça. Je vais continuer à faire du wwoofing pour voir d'autres activités que le maraîchage et ensuite, j'aimerais bien faire une formation longue comme le BPREA (brevet professionnel responsable d'entreprise agricole). Il y a tellement de choses à apprendre ! Mon grand-père était boulanger. Je me rappelle que mon père disait : « C'est un beau métier de nourrir les hommes. » Ce genre de petites phrases m'a marquée. Ça a planté une graine.

Pauline, 30 ans

EN RECONVERSION, BÉTHENY

MERCI !

Nous remercions très chaleureusement tou.te.s les jeunes qui nous ont fait confiance pour faire émerger et accompagner leurs récits, ainsi que les structures qui nous ont permis de mettre en œuvre et d'animer des ateliers d'écriture : les collèges, lycées, universités, centres de formation, associations, régies de quartiers, missions locales, en régions Auvergne-Rhône-Alpes (Puy-de-Dôme, Isère), Grand Est (Meuse, Meurthe-et-Moselle, Marne), Île-de-France (Yvelines, Paris, Hauts-de-Seine), Pays de la Loire (Loire-Atlantique), Bretagne (Ille-et-Vilaine, Finistère), Occitanie (Haute-Garonne, Pyrénées-Orientales), Nouvelle-Aquitaine (Charente-Maritime), Bourgogne-Franche-Comté (Saône-et-Loire), Centre-Val de Loire (Eure-et-Loir, Cher, Indre-et-Loire), Hauts-de-France (Nord, Pas-de-Calais, Somme).

Merci à Marie Llobères, déléguée générale de la Fondation d'entreprise La Poste, et à Maryline Girodias, déléguée générale adjointe, pour toute leur confiance et leur soutien sur cette aventure éditoriale originale.

Cet ouvrage est édité avec le soutien de la Fondation d'entreprise La Poste qui favorise le développement humain et la proximité à travers l'écriture, pour tou.te.s, sur tout le territoire et sous toutes ses formes. La Fondation s'engage en faveur de celles et ceux qui sont exclu.e.s de la pratique, de la maîtrise et du plaisir de l'expression écrite. Elle favorise également l'écriture vivante et dote des prix qui la récompensent, encourage les jeunes talents qui associent texte et musique, offre un espace de découverte de la culture épistolaire élargie avec sa revue *FloriLettres*. Enfin, mécène de l'écriture épistolaire, elle soutient l'édition de correspondances et les manifestations qui les mettent en valeur.

LA ZEP

La Zone d'Expression Prioritaire est un dispositif média d'accompagnement des jeunes à l'expression via des ateliers d'écriture et de création de médias. Vous pouvez retrouver leurs productions sur notre site : **www.la-zep.fr** ou sur nos médias partenaires : Libération, Ouest France, Konbini News, le Huffington Post, Urbania, Dong! et Phosphore.

DIRECTION : Emmanuel Vaillant

RESPONSABLE DES PARTENARIATS : Maëlle Dietrich

COORDINATION ÉDITORIALE : Léa Robert et Sofiane Womasson

ANIMATION ET ENCADREMENT DES ATELIERS : Anne Bocandé, Elliot Clarke, Sonia Déchamps, Margaux Dzuilka, Nathalie Hof, Leïla Kouiel, Yasmine Mady, Lucas Roxo, Emmanuel Vaillant, Edouard Zambeaux

ÉDITION ET RELECTURE DES RÉCITS : Nathalie Hof et Léa Robert

CONTACT : redaction@la-zep.fr

© **CRÉDIT PHOTOS** : Spencer Pugh, Patrick Hotskins, Natalie Dator, Breaking Bad, Max Pixel, Idy Tanndi, Maxim Shklyayev, Martin Reisch, SpqI, Averie Woodard, Nirmal Rajendharkumar, Andy Hu, Jonathan Sebastiao, Joshua Hoehne, Kourosh Qaffari RrhhzitYizg, kylie Paz Aml, Vision Pics, Elliot Clarke, Arnaud Jaegers, Priscilla Du Preez, Dave Weatherall, Adrian Dascal, Hassan Ouajbir, Arthur Edelman, Kevin Laminto, Coen Van, Ce Qui Nous Lie (2017), Igor Kell, Joakim Honkasalo, Ne Onbrand, Zoe Schaeffer, Rose, Maarten Deckers, C.Alain, WikimediaCommons, Ross Sneddon, Saad Sharif, Siora Photography, Taylor, Dev Asangbam, Alex Ovs, Vitaliy Rigalovsky, Zdenek Machacek, Jake Lorefice, Timothy Meinberg, Collèges à défendre Somme, Mihai Isaincu, Min An, Nico Baum, Saifullah Munqad, Sohaib Ghysi.

CONCEPTION GRAPHIQUE ET MISE EN PAGE : Studio LWA (Pantin)

JE REVIENDRAI TOUJOURS AUX SOURCES,
J'Y SUIS ACCROCHÉE

MES CAMARADES
M'APPELAIENT « LE FERMIER »

MA MÈRE EST MON CHAUFFEUR
À PLEIN TEMPS

À 18 ANS, J'AI PASSÉ LE PERMIS
PAR NÉCESSITÉ

DANS MON CANTON, IL Y A DE
L'ANIMATION, PAS DU VIDE !

LE TOP DE LA SOCIABILITÉ,
C'ÉTAIT D'ALLER AU CATHÉ
À CINQUANTE MÈTRES
DE MA MAISON

JE ME SUIS RENDU COMPTE
QUE LA CAMPAGNE ME FREINERAIT

